



950

Jane Benten

Price Hill

1817



Vet. Fr. III. A. 112











*Au nom de cette créature innocente et infortunée,  
Je mets opposition au mariage du Comte de  
Duncan.*

Chapel del.

Bovinet Sculp.



L E

CHATEAU DE DUNCAM,

O U

L'HOMME INVISIBLE.

PAR MICHEL-THÉODORE L. C.....

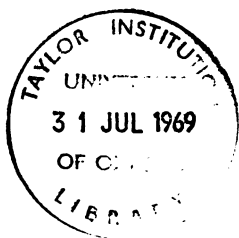
T O M E   S E C O N D.

---

A P A R I S,

Chez M A R A D A N, Libraire, rue Pavée-André-  
des-Arts, n<sup>o</sup>. 16.

8.



---

---

*Jeune*      L E      *Boater*

CHATEAU DE DUNCAM,

O U

L'HOMME INVISIBLE.

---

ELFRIDGE, OÙ LA BELLE MAURE.

**D**E tout le pays Maure Elfridge estoit la plus belle ; il n'estoit bruit par-tout que de sa gentillesse. Par malheur , Conrad estoit son espoux. Celui-ci , meschant , discourtois , jaloux , refusoit à sa femme les plaisirs les plus simples ; jamais dans un tournois ne vouloit la mener ; pour la belle n'estoit point de feste. Encor si son espoux l'en eut desdommagée , si

A 3

*chez elle eut esté nombreuse compagnie pour la tenir en joie et empêcher tristesse ; mais c'estoit le contraire , et à se désoler notre belle passoit le plus beau de son temps. Elle pleuroit moult de se voir recluse avec homme dur qui n'avoit pour elle que manières déloyales. Sur les cresnaux estoient gens occupés sans cesse à empêcher estrangers de venir. Si tost qu'ils en appercevoient prêts à vouloir entrer, donnoient violemment de leur cor pour avertir Conrad, qui lors, faisant cheoir le pont-levis, et prenant contenance grave et importante, avertissoit chacun de passer au-delà. Ces manières tant deshonnêtes en chagrinoient beaucoup, et doubloient leur envie de voir la belle Elfridge. Ils s'en prenoient avec franchise au seigneur chastelain qui, sans les marchander, leur disoit en colère que telles estoient sa coutume et sa façon d'agir ; que*

*sa femme estoit sienne , qu'il en estoit le maître , et ne vouloit pas qu'on lui trouvât à redire. Advint pourtant qu'un jour il eut affaire hors du chateau. Pourquoi ? l'histoire ne le dit mie ; mais ce qui s'ébruita , c'est que sa femme en eut grande liesse ; pouvant au moins prinsdre an peu ses esbats , aller , venir , sans estre toujours sur le qui-vive , ne craindre d'estre reprise pour liberté si moindre. Advint aussi dans la mesme journée , qu'un certain sire mignon et bien gaillard vint requérir secours hospitalier. Avoit-il su le cas ? .... Tant est pourtant que la dame refuse à deux et plusieurs fois , et ne veut octroyer rien de si conséquent. Le rusé damoisel ne se laisse vaincre mie ; il dit qu'il est blessé , et qu'il s'en va mourir pour peu qu'on persévère. Elfridge ne put tenir à pareille assertion ; suspendant son arrest , elle ordonne qu'il entre , et mesme qu'au*

*chateau on lui fasse réception honneste et bien pourvue. Ce premier point gagné, notre jouvenceau croit qu'avec la captive il pourra discourir; ce que rien ne lui put, tant elle estoit en garde et se respectoit fort. Il fallut déguerpir et s'en aller honteux. Le soir l'espoux revint; ayant appris l'affaire, il prit l'air sourcilieux et fit meschante moue. Elfridge frissonna le voyant de la sorte; enfin réfléchissant à ce qu'elle avait fait, elle ne peut s'accuser d'avoir manqué en rien pour s'estre appitoyée; mais lui pensoit bien autre. Il voit son déshonneur dans l'action de la dame, ou plutôt il feint de le voir pour la martyriser à l'aise. Conrad, comme on l'a dit, estoit d'humeur trahireuse, toujours rêvant à quelques mauvais coups; de plus estoit avare, aimant richesses bien plus que chose au monde. C'estoit sa vilainie qui tout bas le pousoit à tourmenter sa femme; il*

*advisoit par-là de la faire mourir , et bientôt de reprinsdre une riche compagnie qui , par son grand argent , le mettroit à point d'augmenter ses trésors. Desjà ses vues estoient jetées , il savoit où quérir celle qu'il lui falloit ; mais Elfridge vivoit , et c'estoit le fâcheux. Après longs resves là-dessus , Conrad pense à certain nain qu'il possédoit dans son manoir ; meschant , s'il en fut un , et par-dessus sorcier. Sous le vestu d'un pasge , c'est un vrai Béalzébuth , connoissant toutes herbes et leurs vertus malignes. Viste il le fait venir ; après un grand accueil , il lui ouvre son ame , sûr que son envie sera bien exaucée. En effet , celui-ci accepte tost la charge , et jure que sous peu Elfridge ne sera plus. Elle , de son côté , devenoit languissante ; en butte à propos calomnieux , que peut-elle opposer dans son piteux état ? Ses larmes , c'est tout ce qui lui reste , aussi ne s'en*

*fait faute. Pour fleschir ses bourreaux , elle les verse en vain ; ils la regardent et rient en voyant leur ouvrage. Pauvre colombe abandonnée , que vas-tu devenir au milieu des milans ? ils ont juré ta perte ; si le ciel ne l'empesche , ils vont l'exécuter !... Cependant tout s'apprestoit pour consommer cet acte impie ; desjà le breuvage est versé..... breuvage artificieux , que comme guesrison , ils vont donner à leur victime. Bientot le pasge s'achemine , tenant entre ses mains belle coupe dorée. La pauvre espouse estend le bras , ne soupçonnant rien de la ruse , elle croit prinsdre la santé.... Au mesme instant , la vouste tremble , le tonnerre se fait ouir ; la nuit parott , le jour s'enfuit , tout est changé dans la nature. Elfridge s'esvanouit , laissant cheoir la boisson ; le nain tremble avec violence , attendant la fin de ceci. Il se disoit à part : « Est-ce pour me punir que Dieu*



*agit ainsi? Las! l'ai bien mérité pour mes nombreux mesfaits; mais s'il me laisse vivre, je veux à me chastier employer tous mes jours.» Lors entendit une voix lui répondre: « Si-tôt tu ne ré pares tous tes gestes passés, dans l'enfer je te traîne, où tu seras puni de mauvaise manière. Il faut donc que tu dies au scélérat Conrad que son épouse est morte, que tu l'as inhumée. Pour moi la conduirai en des pays lointains, où veux la restablir des maux qu'elle a soufferts. Ne la rendrai à ses amis qu'après la mort de son bourreau, qui sera prompte comme je crois.» Ces paroles achevées, la muraille s'ouvrit, et laissa voir un enchanteur monté sur un beau char traîné par des oiseaux; il s'empare d'Elfridge encore toute pasmée, la fait placer auprès de lui, ensuite disparoît, laissant le nain bien ébahi. Dieu, comme on le voit, n'abandonne ja-*



*mais les estres innocens ; c'est quand ils désespèrent que lui sait les sauver. Le nain donc tout contrict s'en va trouver Conrad : « Nous avons réussi, dit-il affectant joye ; plus n'est question de votre espouse , tout-à-l'heure l'ai vu trespasser. Il faut sans plus tarder la faire mettre en terre. Vous , ne pouvant paraistre en cette conjoncture , je me charge de tout , si vous le jugez tel. » Conrad ayant dit oui , il commande aussi-tôt un cercueil magnifique , et fait coucher dedans souche de bois , le tout secretement et sans que nul s'en doute. Cette fourbe achevée , lui-mesme il prend le deuil , et couvre tout de noir , si que chacun fond en larmes. Vous eussiez vu venir des gens criant à en fendre la teste , s'arrachant les cheveux par signe de douleur : c'estoit pitié de les entendre. Elfridge estoit aimée ; elle estoit généreuse , et , quoique dans la gesne , elle faisoit de*

*grands biens. Jamais pauvre ne s'en alloit sans avoir reçu son aumosne ; s'il pleuroit , elle le consoloit , le malheur la rendoit bonne. Las ! que deviendrez-vous , vassaux infortunés ? vous allez tous périr de faim et de misère ; plus pour vous n'est d'espoir d'échapper aux besoins. Mais le convoi s'avance , et la cérémonie va toucher à sa fin. Le page satisfait rioit dessous sa mante , ce qu'on lui imputoit à mal ; car comment deviner le sujet de ses ris ? En effet , n'est-il pas plaisant qu'une busche soit si choyée et portée si desvostement. On la despose en sespulture , et après maints chants de mort et beaucoup de longues prières , on s'en retourne en sanglotant. Conrad , dupe comme les autres , et content de sa trahison , se mist à dresser des embuches pour entamer nouvel himen. Jolis atours et petits soins , rien ne coute en cette occurrence. Le peu qu'il despensoit ,*

*il comptoit le ravoir , et ce n'estoit que simple avance. Tout alloit fort bien jusque-là , quand la belle vint à penser : « Eh ! mais , se disoit-elle , Elfridge estoit affable et parfaite en tous points : cependant son espoux la faisoit moult souffrir. S'il me destine mesme chance , que deviendrai-je après cela ? Lors ne sera plus temps de prinsdre un autre avis ; mieux vaut rester comme je suis. » Sans plus resfleschir , elle envoye dire à Conrad son sentiment. On peut juger de sa colère en entendant pareil récit : se départir de sa chimère , lui paroissoit cruel parti. Il se frappe , il jure , il blasphesme , c'estoit horreur que de l'ouïr. Chacun le fuict. Pour le punir , le ciel suscite le remords ; lors , en pensant à tous ses torts , encor plus il se désespère. Il voit Elfridge palpitante , dans ses mains tenant le poison ; elle s'agite en une froide tombe , et contre son es-*

*poux anime les desmons!!! Ce sont là les tableaux qui récréent sa vue. Ah! ne le plaignons mie; il fut par trop meschant. Dieu faict bien ce qu'il faict, à tous il rend justice. Conrad vescu encor, mais toujours agité. Quand il mourut, point ne fust regretté, car tous le haïssoient dans le fond de leurs cœurs, et lui firent comprendre à ses derniers momens. Personne auprès de lui ne voulut demeurer; on craignoit de voir arriver mauvais génie pour emporter son ame. Son page favori lors conta l'aventure, et ce fut joye bien grande après si grands douleurs. Jusqu'aux petits vassaux tous ouvroient leurs oreilles, et les yeux ils escarquilloient au rapport de tant de merveilles. Quelle jubilation de retrouver Elfridge! Il n'est feste qu'on ne lui fist; chacun avoit pleuré, chacun se réjouit.*

Si l'on se rappelle les lettres ano-

nymes qui étaient parvenues à la malheureuse comtesse de Duncam, lettres qui s'étaient réalisées dans toutes leurs prédictions, excepté, hélas ! dans celle qui annonçait à cette excellente amie protection contre les projets de son époux ; si l'on se rappelle également le billet qui me parvint la veille de mon départ, pour me confirmer l'intention où le comte était de me conduire au couvent, on conviendra qu'il m'était impossible d'attribuer au hasard le livre trois fois trouvé sur ma table, et chaque fois ouvert à l'endroit où était l'historiette que l'on vient de lire. D'ailleurs, cette historiette avait tant de rapports avec les malheurs de la comtesse ; la mort d'Elfridge, celle de madame de Duncam, le caractère de ces deux femmes, celui des deux époux, leurs projets, tout était si conforme, que j'étais tentée de regarder comme un avertisse-

ment. . . . . Et pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Pendant six mois , chaque jour j'attendais des nouvelles de la comtesse , comme si j'eusse été persuadée qu'elle ne fût pas morte ; pendant six mois , je ne rentrai jamais le soir dans ma chambre , sans jeter un œil curieux sur tous mes meubles , pour savoir si je ne découvrirais pas un billet , un nouveau livre , quelque signe enfin qui m'assurât de son existence. Douce illusion ! La raison me criait en vain que la comtesse n'existait plus , mon cœur ne voulait pas le croire ; mais enfin le temps ne m'apportant aucune certitude , la raison reprit son empire. Je fus trop convaincue que le pouvoir des enchanteurs n'existait que dans les romans , je perdis l'espérance , ou , pour mieux dire , je pleurai la nouvelle mort de la comtesse ; car l'espoir l'avait fait revivre pour moi.

Le deuil du comte de Duncam ve-

nait de finir, et dans les visites qu'il me rendait au parloir, plusieurs fois il m'avait témoigné le desir de me voir quitter le couvent, mais sans insister cependant assez affirmativement pour me mettre dans la nécessité de protester que je ne retournerais jamais chez lui. Je craignais un éclat qui ne m'aurait laissé d'autre ressource que de prendre le voile ; et si la mort était préférable à l'idée de rentrer sous la puissance du bourreau de mon amie, d'un monstre dont les projets sur moi m'étaient annoncés depuis long-temps, l'idée de quitter le monde pour jamais, de renoncer au fils de la comtesse, à cet Edouard que j'avais aimé sous le nom de Robert, cette idée, dis-je, était aussi cruelle que la mort. Ne voyant que malheurs dans les événemens qui me forceraient de prendre un parti, je prolongeais le temps, et je me réjouissais intérieurement du peu de



violence avec lequel le comte insistait sur mon retour au château. Une seule fois, je le vis prêt à se fâcher des raisons que je lui donnais pour prolonger mon séjour au couvent; ses yeux s'enflammèrent, son front se couvrit de rougeur, je crus le moment du sacrifice arrivé, et je levai les yeux au ciel, pour lui demander la force de l'accomplir. J'allais dire à mon tuteur que j'étais résolue à prendre le voile, sans lui laisser ignorer aucun des motifs qui m'y décidaient; mais, soit qu'il devinât ma pensée, soit que l'impression qu'il remarqua dans mes traits dissipât sa colère, il se plaignit lui-même de la facilité avec laquelle il s'emportait, me fit quelques excuses, et me promit qu'il attendrait que l'ennui me ramenât dans une maison où je serais toujours regardée comme sa fille. Peu à peu sa voix s'adoucit, et ce maître si impérieux

descendit jusqu'aux larmes pour me reprocher de l'abandonner aux horreurs de la solitude. Homme perfide ! si tu craignais de vivre seul avec tes remords, pourquoi te privas-tu toi-même de l'ange que le ciel t'avait donné pour compagne ?

Dans la visite qu'il me fit deux mois après, il me tint parole, et ne me parla point du tout de retourner au château de Duncam. J'avais une demande à lui adresser, et je craignais qu'à son tour il ne me refusât.

Depuis long - temps, l'amie que j'avais faite au couvent, mademoiselle de Saint-Clément, me pressait de venir passer quelques jours dans le sein de sa famille, de qui j'avais reçu les invitations les plus pressantes. J'étais portée d'inclination à ne lui rien refuser ; je n'étais pas fâchée d'ailleurs de revoir le monde, et je sentais la nécessité de me faire des amis capables de me protéger. J'a-

vais promis à mademoiselle de Saint-Clément de tout faire pour obtenir la permission de mon tuteur, permission sans laquelle on ne m'aurait pas laissé sortir. Lorsqu'il vint, elle descendit avec moi au parloir, et fit usage de toutes les graces qu'une personne de son âge peut déployer pour obtenir ce qu'elle souhaite. Monsieur de Duncam ne la refusa point. Elle l'invita ensuite, au nom de sa famille, à venir me rejoindre; mais il promit de faire tout son possible, du ton qui annonce assez l'intention où l'on est de ne point accepter : cela me fit plaisir.

Le jour fixé pour notre départ, madame de Saint - Clément envoya une de ses femmes nous chercher. Nous fîmes nos adieux à la supérieure, qui, charmée de me voir prendre un peu de distraction, m'embrassa en me recommandant de bien mettre à profit le voyage que j'allais

faire. Je la remerciai, et nous partîmes comblées des vœux de nos jeunes compagnes. A peine fûmes-nous en voiture, que ma jeune amie s'informa, avec la vivacité qu'inspire l'amitié, de tout ce qui concernait sa famille. « J'espère, ma chère Agnès, dit-elle à la personne qui était avec nous, que je vais trouver mon père et ma mère en bonne santé. — Oui, mademoiselle, lui répondit Agnès avec malice, et même madame votre tante embellie. — Ma tante ! vraiment, Agnès, tu plaisantes ; elle est d'un âge... — Son âge... il n'en est plus question ; et même, si j'ai un avis à vous donner, c'est de n'en pas parler devant elle ; elle a fait là-dessus des réformes que vous ne connaissez pas. — Je n'entends rien à ce que tu me dis. — Eh bien ! apprenez donc, mademoiselle, que madame d'Albano, n'a plus que quarante ans, et qu'elle s'est débarrassée

du surplus , l'autre jour , en ma présence , comme pouvant nuire à ses nouveaux projets ? — Ma tante a donc de nouveaux projets ? — Elle va se remarier. — C'est projets-là ne sont pas nouveaux , Agnès ; voilà bientôt trente ans qu'elle s'en occupe. — Raison de plus pour qu'elle sente la nécessité d'en finir. Pour cette fois , elle a fixé son choix sur un cavalier de vingt ans ; une figure charmante , une taille majestueuse , avec cela de l'esprit , des talens : voilà , mademoiselle , l'oncle futur dont vous êtes menacée. »

Voyant que cette conversation ne faisait pas plaisir à mademoiselle de Saint-Clément , je crus la détourner en lui disant que , sans doute , le jeune homme dont on lui parlait , était moins le prétendant de sa tante , qu'un époux qui se présentait pour elle , et qu'on ne voulait pas avouer à ce titre , avant de savoir s'il pour-

rait lui plaire ; mais Agnès s'écria aussitôt : « Dieu préserve mademoiselle d'un semblable mariage ! Quoique ce monsieur soit beau et bien fait, qu'il fasse tout avec grace et gentillesse, je puis néanmoins assurer que monsieur de Saint - Clément ne le choisirait pas pour l'époux de sa fille. On ne sait qui il est, jamais on ne l'entend parler de ses parens. Si l'on m'eût crue, on aurait retardé votre sortie du couvent jusqu'à ce qu'il eût quitté le château. Deux jeunes demoiselles, aussi jolies que vous, toutes deux connues pour de riches héritières, il y a de quoi tenter les chercheurs de mariages. »

Nous nous mîmes à rire des craintes d'Agnès ; je l'assurai que je me croyais à l'abri des traits de l'amour ; mais mademoiselle de Saint - Clément protesta, toujours en riant, qu'elle aurait beaucoup de plaisir à se voir la rivale de sa tante. Elle ajouta : « Il me

paraît inconcevable , Agnès , qu'un jeune homme , tel que tu le peins , ose se déclarer épris de madame d'Albano ; c'est avouer qu'il est intéressé , et capable de braver le ridicule pour arriver à la fortune. Cela seul suffirait pour me mettre à l'abri de la séduction , et je le méprise trop pour pouvoir le craindre. Aussi puis - je risquer de le démasquer , et quoique ma tante ait toujours été un peu folle , je trouverais du plaisir à l'empêcher de faire une sottise , en lui enlevant un époux , dont certes je ne voudrai jamais. »

La bonne Agnès n'approuva point du tout ce projet ; elle nous fit un grand sermon sur les dangers de badiner avec l'amour ; et déjà elle entamait une longue histoire à l'appui de son opinion , quand mademoiselle de Saint - Clément l'interrompit , et lui demanda , d'un ton sérieux , comment son père permet-

tait que ce jeune homme fût reçu chez lui.

« Vous savez, mademoiselle, répondit Agnès, que monsieur votre père n'a jamais désobligé personne, et qu'il a toujours eu beaucoup de condescendance pour sa sœur qui est fort riche, veuve sans enfans, et dont l'héritage vous est dévolu. En la contrariant, il craindrait de l'exciter à précipiter le dénouement d'une intrigue qu'il espère voir finir comme toutes les autres; car vous n'ignorez pas qu'elle manque à se marier régulièrement deux fois par an. D'ailleurs ce jeune homme, quoique sans nom, s'est ouvert l'entrée des meilleures maisons, par des actions d'éclat bien au-dessus de son âge. Il faut que vous ayez été renfermées dans un couvent, pour n'avoir pas entendu parler du jeune officier qui, dans la dernière bataille, a sauvé la vie à son général. Par-tout on ne s'occupe que



de lui, et l'on peut dire que lui seul paraît ne pas sentir son mérite. »

Mademoiselle de Saint - Clément persista à dire que ce jeune homme n'avait sans doute que l'apparence des vertus qui le faisaient aimer; car il était impossible qu'il eût à-la-fois l'ame noble et intéressée. Je me rangeai à son avis. Comme il faisait l'unique sujet de notre conversation, nous fûmes curieuses de savoir comment il s'était donné entrée au château. Agnès nous satisfit amplement: « Il allait rejoindre son régiment qui était en garnison à quelques lieues de la terre de monsieur votre père, dit-elle, à mademoiselle de Saint - Clément, quand sa chaise se rompit près du château. Madame votre tante, témoin de l'accident, lui offrit un asyle pour passer la nuit, ce qu'à la vérité il refusa d'abord; mais dès qu'il sut que la dame qui venait de lui faire cette offre, était la soeur du

seigneur de l'endroit , il fit si bien qu'en peu d'instans on eut oublié son refus , et qu'il accepta l'hospitalité que lui offrait madame d'Albano. Le lendemain il repartit ; mais depuis ce temps , les heures qu'il peut dérober à son devoir , sont employées à rendre des visites au château. Votre tante dit hautement qu'elle en est l'objet , et l'on s'attend chaque jour à lui entendre déclarer l'époque fixée pour son mariage. »

Nous arrivâmes chez monsieur de Saint-Clément ; mon amie fut reçue en fille chérie : à l'accueil qu'on me fit , j'aurais pu me croire sa sœur ; il me fut aisé de reconnaître que , dans toutes ses lettres , elle avait parlé de moi , et que l'amitié prévenue avait guidé sa plume. A peine fûmes-nous libres des premiers complimens , que je m'aperçus , à l'inquiétude de mademoiselle de Saint-Clément , qu'elle était curieuse de voir le jeune homme

dont Agnès nous avait tant parlé, et mécontente de ne pas le rencontrer. Aussi s'empressa-t-elle de demander des nouvelles de sa tante; on lui répondit qu'elle se promenait dans les jardins du château, et qu'on avait été l'avertir de notre arrivée, lorsqu'elle entra accompagnée de..... Mon cœur tressaille encore au souvenir de la sensation que j'éprouvai. Cet adorateur d'une femme vieille et ridicule, cet être intéressé, c'était Robert, non tel que je l'avais connu, mais tel en effet que l'avait peint Agnès. Oh ! combien quelques mois d'absence l'avaient changé. Le développement de sa taille, l'air noble qui brillait alors dans ses regards, l'auraient rendu méconnaissable à tous autres yeux que les miens.

Je n'étais pas encore revenue de la surprise où sa vue m'avait jetée, qu'il s'approcha de moi avec une assurance que je n'avais jamais remar-

quée en lui. « Vous avez eu bien des chagrins , mademoiselle , depuis que je suis privé du bonheur de vous voir. J'ai jugé de votre douleur par celle que j'ai ressentie moi-même, à la nouvelle de la mort de madame la comtesse de Duncam. . . . » Je ne pus entendre ces mots prononcés avec attendrissement , sans que l'idée de la mort de mon amie se mêlât au trouble qui m'agitait. Je sentis mes larmes couler malgré moi , et je priai mademoiselle de Saint - Clément de m'aider à les cacher. Après avoir fait plusieurs tours dans le parc , je l'engageai à remonter au salon , ne voulant pas , lui disais-je , priver ses parens du plaisir d'être avec elle , mais plutôt pour jouir d'un instant de solitude , bien nécessaire dans la situation où je me trouvais.

« Eh quoi ! c'est-là le fils de madame de Duncam , m'écriai-je sitôt que je fus seule ; c'est-là cet Edouard

pour lequel elle a tant souffert ! Malheureuse mère ! que diriez-vous si vous le voyiez maintenant ? Vous rougiriez de sa conduite. Quelle dégradation ! Abuser des dons que le ciel lui a prodigués , pour former une union que la raison désavoue , et que sans doute il déteste ! » Tel fut mon premier cri. Il était de jalousie ; mais bientôt je rougis de moi-même en pensant à la rivale que Robert m'avait donnée , et je pris la ferme résolution de le traiter avec assez de mépris pour l'empêcher de soupçonner l'état de mon cœur.

Je rentrai dans le salon , où je pris part à la conversation générale , autant que cela me fut possible , car ma voix était altérée ; et ce qui ne pouvait pas contribuer à la rassurer , c'est que je m'apercevais bien que celle de Robert fléchissait chaque fois qu'il m'adressait la parole. L'air d'assurance qui m'avait choquée à son pre-

mier abord, avait fait place au maintien le plus modeste, à la tristesse la plus prononcée. Madame d'Albano fit tous ses efforts pour le tirer de sa distraction, mais ce fut en vain, et nous nous retirâmes tous de bonne heure; mademoiselle de Saint-Clément et moi, sous prétexte de fatigue; Robert, sous celui d'une légère indisposition; et madame d'Albano, en assurant qu'elle n'avait jamais tant souffert de ses nerfs.

Cette seconde fois, mes réflexions furent moins désavantageuses à Edouard. Il ignorait qu'il fût fils de la comtesse de Duncam; et le desir de décider son sort, la nécessité de former des connaissances qui pussent l'avancer dans la carrière qu'il s'était choisie, avaient bien pu le déterminer à s'ouvrir un accès auprès de M. de Saint-Clément; madame d'Albano n'avait été que le prétexte. En effet, comment croire que Robert

eût jamais pensé à épouser cette femme ! Aurait-il pu oublier à ce point les principes d'honneur qui l'avaient toujours distingué ? Je m'en voulus de l'avoir cru un seul instant. Tout ce que j'avais blâmé quelques heures auparavant , reprit à mes yeux une teinte toute différente. Je me rappelai ce qu'il m'avait dit au salon ; le son de sa voix , l'expression inquiète de ses regards , et l'attention qu'il mettait à lire dans les miens. S'il ne m'eût plus aimée , aurait-il paru si triste de la réserve que j'avais affectée avec lui ? N'aurait-il pas cherché à s'en venger par un air d'indifférence ? Mais au contraire , ses traits étaient décomposés , sa figure , si mobile , prenait à chaque instant la nuance que mes réponses semblaient lui assigner. Et les agaceries de madame d'Albano , comme elles lui étaient à charge ! comme il aurait souhaité que je n'en fusse pas

témoin ! Ah ! Robert , de mes soupçons contre toi , il ne me restait plus que le regret de les avoir conçus !

La tranquillité rentrée dans mon ame , je songeai au moyen de cacher le changement subit qui s'était fait en moi. L'effort était pénible , mais la raison le commandait , et je devais lui obéir. Je résolus donc d'éviter tout entretien particulier avec Robert , et de conserver avec lui le ton que j'avais déjà affecté. Mes plans , sagement combinés , ne me parurent plus d'une si difficile exécution , et je m'endormis , bien rassurée sur les événemens.

Je me levai de bonne heure , et comme personne n'était encore éveillé au château , je descendis sur une terrasse qui était au-dessous de mes fenêtres. Là , je repris le cours de mes idées de la veille , et je m'affermis davantage dans la résolution de fuir Robert..... lorsque lui-même



se présenta devant moi. Je m'échappai précipitamment , mais il m'eut bientôt atteinte : « Mademoiselle Anna , me dit - il du ton le plus suppliant , je vous conjure de prendre cette lettre , et de ne pas me condamner sans m'entendre. » Je continuais à gagner mon appartement , me méfiant beaucoup de moi dans cette occasion : « Vous voulez donc me désespérer ? s'écria-t-il avec plus de chaleur. Je vous en supplie , cette seule grace. » Nous entendîmes alors quelque bruit ; il me saisit les mains , me donna sa lettre ; je la pris sans bien savoir ce que je faisais ; il s'enfuit aussitôt , et moi , qui craignais d'avoir été aperçue avec lui , je quittai promptement la terrasse , à - la - fois honteuse et satisfaite d'avoir en ma possession un écrit que je brûlais de lire.

Aussi en entrant dans ma chambre , fus-je bien contrariée de trouver

madame d'Albano qui m'attendait. « Je vous demande pardon , mademoiselle , me dit-elle en m'abordant ; mais n'ayant pu fermer l'œil de la nuit , j'allais prendre l'air sur la terrasse , quand j'ai vu votre porte ouverte. Ne pouvant pas douter que vous ne fussiez levée , j'ai pris la liberté de venir causer avec vous. Asseyons-nous , je vous prie ; je ne puis me soutenir , tant je suis fatiguée. Ne me trouvez-vous pas les yeux un peu battus ? — Je vous assure , madame , que vous avez l'air d'être en très-bonne santé. — Cela est étonnant ; je suis fort délicate , et pour peu que je dorme mal , je change à vue d'œil. — Vous ne paraissiez pas à votre aise , hier ? » Je n'eus pas plutôt fait cette question , que je sentis le double sens qu'elle pouvait renfermer ; madame d'Albano me regarda , et sans doute elle n'aperçut rien dans mes yeux dont elle dût se fâcher , car elle con-

tinua ainsi : « Je souffrais beaucoup ; mes nerfs d'abord , et puis.... ». Alors elle s'arrêta ; et changeant de ton : « Vous connaissez monsieur Robert ? me dit-elle. — Oui , madame. — Y a - t - il long - temps ? — A-peu-près trois ans. — Il est fort aimable.... Où l'avez - vous vu ? — Chez madame la comtesse de Duncam , où il venait fort souvent. — Ah ! je lui ai entendu parler de cette dame , mais je ne savais pas qu'il vous eût vue chez elle ; il ne m'en avait rien dit. Vous n'êtes pourtant pas d'une figure que l'on puisse oublier facilement.... Et il vous y voyait souvent ? — Toutes les fois qu'il venait au château. — Cela me surprend ; c'est une preuve de discrétion bien rare , et qui suppose plus de prudence qu'on en trouve ordinairement entre des jeunes gens. — Madame , avez - vous pour but de m'offenser ? — Mon enfant , vous ne me connaissez pas ; je serais au dé-

sespoir de vous causer quelque chagrin : mais, dites-moi, puisque vous le voyiez si souvent, vous devez savoir quelque chose de sa naissance. C'est encore un point sur lequel il est fort discret. — Peut-être ne pourrait-il pas répondre lui-même à la question que vous me faites. — Madame de Duncam au moins connaissait sa famille; une femme respectable comme elle n'aurait pas admis chez elle un jeune homme de la tournure de monsieur Robert, sans savoir à qui il appartenait. — Madame de Duncam pouvait bien ne pas l'ignorer. — Ceci cache un mystère, et sans doute vous en savez quelque chose. — Je le saurais, que je ne pourrais disposer d'un secret qui ne m'appartient pas. — Voilà qui est admirable ! Certes, vous ne seriez pas aussi discrète pour une chose à laquelle vous n'attacheriez aucun intérêt. — Madame, je vous ai priée de m'épargner vos conjectures,

— Eh bien ! mon enfant , quand cela serait , je n'y vois pas de mal. En supposant que ce jeune homme ne tînt à personne , il a de l'esprit , de la réputation , il peut s'avancer ; et si vous vous aimiez , ce mariage ne me paraîtrait pas plus extraordinaire que beaucoup d'autres. — Vous êtes trop indulgente , madame ; mais monsieur Robert fût-il cent fois plus beau qu'il ne vous paraît , eût-il mille fois plus de talens que vous ne lui en accordez , s'il avait la prétention d'aspirer à ma main , je le prierais , avant de lui répondre , de vouloir bien faire en sorte que sa famille s'adressât à la mienne..... — Ah ça , mon enfant , vous disiez vous-même tout-à-l'heure que vous ne croyez pas qu'il la connaît. — Aussi monsieur Robert , n'a-t-il servi ici que d'exemple ; je voulais seulement vous dire que je refuserais tout époux dont la naissance ne pourrait être ayouée. — Oui ; mais l'amour

ne fait pas de ces calculs-là. — Il me semble, madame, que l'amour seul ne doit pas décider une action de laquelle dépend toujours le bonheur de la vie, et je suis sûre que mademoiselle de Saint-Clément songerait à se mésallier, que vous seriez la première à vous y opposer, quand bien même elle vous donnerait l'amour pour excuse. — Je ne suis pas chargée de l'établissement de ma nièce, mademoiselle; cependant elle voudrait épouser monsieur Robert, que je m'empresserais de l'en dissuader; leurs caractères ne se conviennent pas du tout. Elle est trop folle pour lui.» En finissant ces mots, elle se leva, se regarda dans une glace en minaudant, et se plaignant du ravage affreux qu'une mauvaise nuit avait fait sur toute sa personne. Je ne sais si elle me quitta contente de mes réponses; mais j'avouerai que de toutes les femmes, elle était la dernière à

qui j'aurais confié les secrets de madame de Duncam , ceux de Robert et les miens.

Pendant le temps qu'avait duré sa visite , j'avais cent fois porté la main sur la lettre de Robert , que je tenais cachée dans un pli de ma robe. Tout en causant , j'arrachais doucement le cachet ; je me figurais que j'avais ainsi l'instant où je pourrais la lire. A peine fut-elle sortie , que je m'empressai de voir ce qu'elle contenait. Le voici :

M A D E M O I S E L L E ,

« Je ne sais à quel titre j'ose vous  
 « occuper de moi , et pour avoir le  
 « courage de vous écrire , il faut que  
 « je me persuade que je n'aurai ja-  
 « mais celui de vous présenter ma  
 « lettre. Infortuné Robert ! laisse  
 « couler tes larmes , n'étouffe plus  
 « les accens de ta douleur ; c'est à la  
 « nuit seule que tu les confies ; ja-

« mais, jamais, ils ne parviendront  
« jusqu'à l'insensible Anna !

« Lorsque j'eus la hardiesse de lais-  
« ser pour vous une lettre qui conte-  
« nait l'expression de mon amour,  
« j'étais exilé, je vous fuyais, je  
« croyais mourir. Un ami vint à mon  
« secours ; il me montra la gloire  
« comme une carrière digne d'un  
« amant malheureux ; je l'embrassai,  
« dans l'espoir d'y trouver la fin de  
« tous mes maux ; je n'y rencontrai  
« qu'une renommée que je n'ambi-  
« tionnais pas.

« Condamné à vivre, je le suis à  
« vous aimer ; car mon amour et mon  
« existence ne font qu'un ; je n'at-  
« tends de vous ni retour, ni même  
« de pitié ; tout ce que j'espère, c'est  
« votre estime. Anna, auriez-vous pu  
« croire qu'un homme épris de vos  
« vertus, autant que de vos charmes,  
« penserait jamais à former un ma-  
« riage aussi bizarre ? non, vous ne



« l'avez pas cru. Je savais que vous  
« étiez dans le même couvent que  
« mademoiselle de Saint-Clément, je  
« savais qu'elle était devenue votre  
« amie ; j'entendis parler de l'espoir  
« qu'elle avait de vous présenter à  
« sa famille ; madame d'Albano s'em-  
« para de toutes mes volontés ; car je  
« n'en avais plus d'autre que celle  
« d'être admis dans une maison où  
« j'espérais vous voir. Je sus le jour  
« de votre arrivée. Combien je trem-  
« blai ! et par combien de terreurs  
« secrètes j'achetai le courage de me  
« présenter devant vous !

« Anna, généreuse Anna ! oubliez  
« les erreurs d'un homme qui n'est  
« pas maître de ne pas vous aimer ;  
« ne pensez qu'à Robert qui fut, pen-  
« dant quelque temps, le compagnon  
« de vos jeux. Heureuse époque ! je  
» vous cherchais toujours, et vous ne  
« vous plaignez pas ; ma voix se mê-  
« lait à la vôtre, et leur accord vous

« faisait plaisir ; vous me traitiez avec  
« bonté ; je ne desirais rien ; je vous  
« aimais comme si vous eussiez été  
« ma soeur. Ce n'est qu'en vous quit-  
« tant que j'appris que je n'aurais  
« jamais dû vous voir. Dites , Anna ,  
« dites si une seule volonté , un seul  
« desir , un seul mot a pu me faire  
« perdre l'amitié dont vous m'hono-  
« riez. Eh bien ! mon cœur est aussi  
« pur ; je n'aspire pas à votre amour ;  
« tout ce que je vous demande est de  
« me pardonner de vous aimer ; j'en  
« suis assez puni , puisque je ne puis  
« prétendre à votre main.

« Qui suis - je ? je l'ignore moi-  
« même. Je ne suis point le fils de  
« Pérez ; celui qui a toujours pourvu  
« à mes besoins , me l'a assuré lui-  
« même. En vain je l'ai supplié de  
« dissiper les ténèbres dont ma nais-  
« sance est enveloppée ; il m'a ré-  
« pondu que l'heure de révéler ce  
« secret approchait , et que je devais

« l'attendre avec résignation; j'ai em-  
« brassé ses genoux, il a été inexo-  
« rable. Anna, si j'en croyais la fierté  
« d'un cœur qui a osé s'élever jus-  
« qu'à vous, le sang qui coule dans  
« mes veines... Espoir trompeur !  
« non, non, sans doute le sort a élevé  
« une barrière éternelle entre le bon-  
« heur et moi.

« Par grace, dites - moi si vous sa-  
« vez ce qu'est devenu Pérez ; je le  
« chercherai, j'obtiendrai peut-être  
« de lui des renseignemens qu'on me  
« refuse. Si madame de Duncam vi-  
« vait encore, je me serais adressé  
« à elle; mais nous l'avons perdue.  
« Femme céleste ! jamais, jamais tes  
« bienfaits ne sortiront de ma mé-  
« moire. Anna, vous pleuriez sur ses  
« cendres, et moi, de loin, je mêlais  
« mes larmes aux vôtres. Elle vous  
« aimait comme sa fille; elle eût été  
« ma mère que je n'aurais pu l'aimer  
« davantage. C'est en son nom que je

« vous supplie de ne point me haïr ;  
« si ma présence dans ces lieux vous  
« gêne, ordonnez, une douleur de  
« plus ne sera rien pour celui dont la  
« vie, depuis un an, n'est qu'une lon-  
« gue suite de douleurs. »

Il me serait bien difficile de démêler ce qui se passait en moi pendant que je lisais cette lettre, et plus difficile encore de rappeler toutes les réflexions que je fis après l'avoir lue. Robert était innocent ; c'était pour moi, pour moi seule qu'il avait bravé le ridicule que les extravagances de madame d'Albano répandaient sur lui, et j'avais pu l'accuser ! Cette erreur n'avait duré qu'un moment, et j'étais fière de ne pas avoir attendu sa justification, pour le croire incapable de se dégrader au point de vendre mon cœur. J'éprouvais aussi une jouissance bien douce en voyant que, sans espoir, il avait conservé pour moi l'amour le plus sincère. Ce n'était

plus Robert, à peine sorti de l'enfance, n'ayant jamais vu d'autres femmes que la comtesse et moi; c'était un jeune guerrier, déjà célèbre dans la carrière de la gloire; c'était un héros qui connaissait les charmes de la société, et qui n'y avait rien trouvé qui pût lui faire oublier Anna. Heureuse Anna ! comme ton cœur se livrait aux émotions les plus douces; non, ce n'était pas l'amour-propre qui les excitait; l'amour, l'amour seul peut donner une félicité aussi parfaite.

Bientôt des idées sérieuses se mêlèrent à ce mouvement de joie. Robert ignorait qu'il fût le fils du comte de Duncam. En versant des larmes sur la mort de ma malheureuse amie, il ne savait pas, hélas ! qu'il pleurait sa mère. Devais-je l'en instruire ? Sans cette connaissance, je sentais bien qu'il ne pouvait aspirer à ma main; mais suffisait-il de lui dire à qui

il devait le jour, pour lui rendre tous les droits de sa naissance? Combien d'obstacles ! Quelle affreuse révélation à lui faire ! Sa mère morte empoisonnée par ordre de son époux ; cet époux , depuis long-temps criminel , ayant conçu le dessein de s'emparer de ma fortune en me forçant à lui donner la main ; en un mot, il fallait que j'eusse l'affreux courage de lui dire : « Robert, le comte de Duncam est à-la-fois ton père, ton rival et l'assassin de ta mère. »

Et quelles preuves pourrais - je apporter à l'appui d'une pareille accusation ? Quand j'en aurais , serait - ce dans les mains d'un fils qu'il faudrait les remettre ? Que faire ? parler était presque impossible ; se taire , n'était - ce pas priver le fils de mon amie de l'espoir même de rentrer dans ses droits.

Cet homme qui veillait sur lui, cet homme à qui les grands crimes, les

remords , le courage et les vertus même ne paraissaient pas étrangers , devais-je le contrarier dans ses projets ? Il avait promis à Robert de lui révéler le mystère de sa naissance ; mais je me rappelais aussi qu'il s'était engagé à soustraire la comtesse à tous les dangers qui l'entouraient , et la comtesse avait été abandonnée à la merci de ses bourreaux ; ne pourrait-il pas de même abandonner Robert ? Que deviendrait-il ? Sans famille , sans espoir d'être heureux par l'amour , ne chercherait-il pas de nouveau la mort dans les combats ? Si Robert périssait , que deviendrais-je moi-même ? La confusion de mes pensées m'ôtait la possibilité de prendre toute résolution.

A mon âge , et dans une maison où j'étais admise pour la première fois , je ne pouvais risquer d'avoir un entretien particulier avec un jeune homme. Madame d'Albano m'en eût

ôté jusqu'à la pensée, si jamais elle me fût venue. Cependant, en parlant, il eût été possible peut-être de révéler un secret qui demandait tant de ménagemens ; mais il était imprudent de l'écrire. Que faire donc ?

Je me décidai à répondre à la lettre de Robert, et ce ne fut pas sans peine. Le mystère qu'il fallait employer pour lui donner ma réponse, ressemblait si fort à un aveu de l'amour qu'il m'avait inspiré, que je me vengeai, en quelque sorte, de la nécessité où j'étais d'agir de concert avec lui, par la froideur avec laquelle je lui écrivis. Voici ma lettre :

« J'avais oublié, monsieur, qu'en  
« quittant la maison de Pérez, vous  
« eussiez laissé une lettre pour moi ;  
« aussi vous ne pouvez attribuer à ce  
« souvenir le mépris avec lequel vous  
« prétendez que je vous traite. Votre  
« vue m'a surprise, mais l'étonne-



« ment n'est pas du mépris, et j'aurais  
« tort d'en témoigner, lorsqu'aux dis-  
« positions heureuses que la comtesse  
« de Duncam remarquait en vous, je  
« suis forcée d'ajouter ma part à l'es-  
« time publique que vous vous êtes  
« acquise par votre courage. Conti-  
« nuez à la mériter ; vous avez une  
« grande destinée à remplir.

« On ne sait ce qu'est devenu Pé-  
« rez ; mais il ignorait lui-même le  
« secret de votre naissance. La com-  
« tesse de Duncam le connaissait ; en  
« mourant, elle l'a déposé dans mon  
« sein. Tous les motifs se combattent  
« pour m'exciter à vous le révéler, et  
« pour m'ordonner de le taire.

« Votre naissance, monsieur, vous  
« permet de prétendre à tout ; voilà  
« ce que je puis vous dire. Il faudrait  
« une longue conversation pour vous  
« dévoiler les torts dont vous avez été  
« la victime ; elle est de nature à ne  
« point souffrir de témoins, et vous

« conviendrez qu'il est impossible  
 « que nous nous trouvions seuls en-  
 « semble. Espérez tout de la justice  
 « du ciel, et croyez qu'il ne vous ar-  
 « rivera rien d'heureux qui ne soit  
 « hâté par les vœux d'ANNA DE VIL-  
 « MONT. »

Je trouvai bientôt l'occasion de donner cette lettre à Robert, et le lendemain il me remit la réponse suivante :

« Vous connaissez le secret de ma  
 « naissance, et vous craignez de me le  
 « révéler ! Quels sont donc les mys-  
 « tères qui m'entourent ? O Anna !  
 « quelque affreux qu'ils puissent être,  
 « ils n'approcheront jamais du trouble  
 « que vous avez jeté dans mon ame.

« Vous m'assurez que je puis pré-  
 « tendre à tout ; avez-vous réfléchi  
 « au sens qu'un amant peut donner à  
 « cette phrase ? Mais non ; la gloire,  
 « les honneurs, voilà le seul avenir  
 « que vous me présentiez, le seul

« que vous croyiez capable de flatter  
« mon ambition.

« Que m'importerait la renom-  
« mée ? Quel prix attacherais-je à  
« posséder le nom d'une famille qui,  
« sans doute , m'a désavoué, pros-  
« crit, si je pouvais éteindre l'amour  
« qui depuis long - temps fermente  
« dans mon sein ? Cruelle Anna , di-  
« tes-moi que jamais je ne serai vo-  
« tre époux, et loin de chercher à re-  
« couvrir les droits de ma naissance,  
« c'est la mort seule que j'invoquerai.

« Mais si j'ai bien lu votre lettre ,  
« c'est à regret que vous refusez de  
« m'instruire. Au défaut de l'amour,  
« la pitié s'est fait entendre à votre  
« cœur ; cette pitié sera-t-elle stérile ?  
« En| vous confiant le secret de ma  
« naissance, sans doute madame de  
« Duncam ne vous ordonna pas de  
« me le cacher. Si ce secret est si  
« terrible, qui mieux que vous peut  
« me l'apprendre ? Un mot de votre



« bouche suffira pour calmer ma dou-  
« leur, ou arrêter les effets de mon  
« ressentiment.

« Mettez à l'entretien que je vous  
« demande à genoux, telle condition  
« qu'il vous plaira ; j'y souscris d'a-  
« vance. Je vous jure que j'oublierai  
« moi-même tout ce que vous m'ap-  
« prendrez, si vous ordonnez que je  
« l'oublie. Je vous jure de ne rien  
« entreprendre pour rentrer dans mes  
« droits, sans avoir obtenu votre  
« aveu. N'êtes-vous pas maîtresse  
« de mes volontés comme vous l'êtes  
« de ma destinée ? Anna, ne soyez  
« pas sourde à la voix du malheureux  
« Robert, et daignez l'arracher à une  
« incertitude qui flétrit et abrège son  
« existence. »

Cet écrit était pressant, et je ne savais comment y répondre. L'impatience de Robert me paraissait naturelle : d'ailleurs, l'ayant excitée moi-même, n'était-il pas inconsé-

quent de lui refuser le récit qu'il me demandait ? Mais ce récit , comment le faire ? Je fus quelques jours sans oser prendre de parti , et pendant ce temps , Robert fut d'une tristesse si grande , que tout le monde au château s'en aperçut. Mademoiselle de Saint - Clément même me dit d'un ton , moitié sérieux , moitié plaisant , qu'elle me croyait une rivale bien dangereuse pour sa tante. Je ne balançai pas à lui avouer que Robert était le même dont je n'avais pu éviter de lui parler en lui racontant ce qui m'était arrivé au château de Dun-cam ; mais que , loin d'être fils de Pérez , comme je le lui avais dit , il sortait au contraire d'une des maisons les plus considérables du Pié-mont. J'entrai avec elle dans les détails que je pouvais conter sans trahir un secret qui n'était pas le mien. Je lui appris que j'étais la seconde personne au monde qui connût la

destinée de Robert , et la seule peut-être disposée à l'en instruire ; mais que jamais je n'oserais me trouver seule avec lui , et qu'il me paraissait impossible d'admettre un tiers dans les révélations que j'avais à lui faire.

Mademoiselle de Saint - Clément , suivant la pente de son caractère , exempt de tout souci , commença par rire de la bonhomie de sa tante , qui , sans s'en douter , avait servi à rapprocher deux amans. Quand le premier accès de sa gaîté fut passé , elle s'occupa des moyens de vaincre des obstacles qui paraissaient insurmontables , et elle y réussit avec une facilité qui n'appartient qu'aux esprits libres de toutes passions.

« Vous ne voulez pas vous trouver seule avec ce jeune homme , me dit-elle ; vous avez <sup>eu</sup> d'autant plus raison , qu'il ignore que vous l'aimez , et que je crains fort que ma tante ne s'en doute. Elle vous observera , prenez-

y garde. D'un autre côté, la prudence vous fait une loi de ne pas admettre un tiers dans votre conversation, puisque monsieur Robert lui-même ne peut vous autoriser à révéler devant un témoin des secrets qu'il ne connaît pas, quoiqu'ils soient les siens. Voici le seul parti que vous ayez à prendre : confiez au papier le mystère qui vous occupe, donnez un rendez-vous à monsieur Robert dans un des bosquets du parc, je vous y accompagnerai ; vous lui confierez l'écrit qui contiendra ce qu'il brûle d'apprendre ; vous exigerez qu'il le lise bas devant nous, et qu'il vous le rende ensuite sans vous faire la moindre observation. Ma présence lui fera une loi de cette discrétion, en même temps qu'elle vous sauvera l'embaras de toutes les questions que vous redoutez. Le papier que vous aurez écrit ne sortira un moment de vos mains, que pour y rentrer aussi-

tôt, et vous ne craignez plus qu'il devienne le sujet de quelque scène malheureuse. Si, par la suite, vous avez besoin de quelques explications, alors monsieur Robert, instruit de tout ce qui le regarde, sera libre de vous autoriser à m'admettre dans la confiance. Croyez, ma chère Anna, que rien ne me coûtera pour vous aider à accomplir ce que vous regardez comme un devoir, et ce qui, je l'espère, doit vous conduire au bonheur. »

Je laisse à penser avec quelle chaleur je remerciai mon amie de ses conseils, qui me paraissaient dictés par la prudence, et de sa complaisance, qui allait au-devant de mes sollicitations. Rentrée chez moi le soir, j'écrivis à Robert le billet suivant, que je trouvai moyen de lui donner le lendemain matin.

« Madame la comtesse de Dun-  
« cam, monsieur, loin de me défen-



« dre de vous révéler le secret de  
« votre naissance, ne me l'a confié  
« que dans l'espoir qu'un jour je  
« pourrais vous l'apprendre. Je lui  
« obéis donc, en consentant à vous  
« donner un rendez-vous aux condi-  
« tions suivantes :

« Mademoiselle de Saint-Clément  
« m'accompagnera ; je vous remet-  
« trai en sa présence un papier qui  
« dévoilera les terribles mystères  
« que vous brûlez de connaître, vous  
« le lirez bas, vous me le remettrez  
« devant elle, et vous nous quitterez  
« aussitôt sans me faire la moindre  
« question, ou sans m'accuser si je  
« ne répons à aucune de celles que  
« vous pourriez me faire. Voyez,  
« monsieur, si vous pouvez accepter  
« de semblables propositions, et n'ou-  
« bliez pas que vous m'avez promis  
« de ne rien entreprendre sans mon  
« aveu, pour tirer parti du secret que  
« je suis disposée à vous révéler. »

Robert me remit , quelques instans après , un papier qui ne contenait que ces mots : « Fixez le jour ,  
« l'heure et le lieu ; je ne me lierai  
« pas à vos volontés par des ser-  
« mens : ne suffit-il pas qu'Anna or-  
« donne , pour que Robert soit forcé  
« d'obéir ? »

C'était à moi maintenant d'acquitter ma promesse. Je passai une partie de la nuit à rédiger le fatal écrit que je devais remettre au fils de la comtesse ; et ce ne fut pas sans de vives émotions que je me retraçai les événemens qui m'avaient assailli depuis un an. La vérité me paraissait si effroyable , que j'aurais voulu en sauver la hideuse nudité ; mais je sentais combien il était nécessaire que Robert ne se fît pas illusion sur ce qu'il pouvait attendre d'un père tel que celui que j'allais lui nommer. Comme j'espérais plus pour lui de l'homme qui l'avait enlevé , de cet

homme qu'il regardait comme son bienfaiteur, et qui seul pouvait rendre un jour témoignage de sa naissance, je le ménageai dans mon récit, ou, pour mieux dire, j'en parlai d'une manière si concise et si détournée, qu'il fut impossible à Robert de le reconnaître. Craignant entr'eux les suites terribles d'une explication, je l'enveloppai d'un voile épais, pour lui laisser le mérite de la confiance et du repentir, auprès de son pupille.

Cet écrit achevé, je crus pouvoir indiquer un rendez-vous à Robert, et, d'accord avec mademoiselle de Saint-Clément, je le fixai au lendemain, huit heures du matin, dans un bosquet dont l'éloignement devait nous mettre à l'abri de toute surprise.

J'allais donc me trouver avec lui presque tête-à-tête. Ah ! que je redoutais ce moment ! Malgré le rigoureux silence que je lui avais imposé,

je sentais trop que dans la disposition d'esprit où j'étais, il n'aurait pas besoin de parler pour se faire entendre. Appuyée sur le bras de mon amie, je m'acheminai lentement vers le bosquet. Je craignais d'y arriver, et cependant son éloignement me paraissait redoubler à chaque pas que je faisais pour l'atteindre. En entrant, j'aperçus Robert, dont la contenance n'était pas beaucoup plus assurée que la mienne. Nous regarder, rougir et trembler, essayer vingt fois, et toujours inutilement, de parler, de nous approcher l'un de l'autre, telle fut notre position; telle elle aurait pu rester long-temps, si mademoiselle de Saint-Clément ne nous eût rappelé le motif de notre rendez-vous : nous l'avions oublié tous les deux.

Je tirai de mon sein l'écrit qui contenait les secrets que m'avait révélés la comtesse ; et détournant les

yeux , je le présentai à son fils. Il saisit ma main , la porta contre son cœur ; il battait aussi fort que le mien. Je n'avais pas la force de la retirer. Bientôt je la sentis humectée de larmes brûlantes. Je m'aperçus que je pleurais aussi. Je me jetai dans les bras de mademoiselle de Saint-Clément , et appuyant ma tête sur sa poitrine , j'essayai de cacher mes pleurs à celui pour qui ils coulaient ; mais je ne pus étouffer mes soupirs : il les entendit sans doute , car les siens me répondirent.

Robert , reprenant le premier ce courage dont l'amour seul pouvait le priver , brisa le cachet de l'écrit que je venais de lui remettre. Je n'essayerai pas de peindre l'abattement , la tristesse , la surprise , la fureur qui tour-à-tour se peignirent sur sa physionomie. Un voile répandu sur mes yeux , m'en cachait une partie ; mais mademoiselle de Saint-Clément l'exa-

minait avec soin. Elle avait ses bras passés autour de mon corps , et ses tressaillemens m'imprimaient , pour ainsi dire , les diverses émotions sous lesquelles le malheureux jeune homme était prêt à succomber. Des mots entrecoupés s'échappaient péniblement de sa bouche ; ses regards tournés vers le ciel , semblaient un moment implorer son secours , et l'instant d'après , l'accuser d'avoir souffert tant de forfaits. Je l'entendis répéter plusieurs fois : « Infortunée comtesse ! ô ma mère ! » Tout-à-coup sa voix expira sur ses lèvres ; ses genoux fléchirent ; il tomba à nos pieds sans connaissance. Je poussai un cri aussi perçant qu'involontaire. Mademoiselle de Saint-Clément me mit la main sur la bouche. Hélas ! il n'était plus temps. A peine ce cri m'était-il échappé , que nous entendîmes des pas précipités se diriger vers nous , à travers le feuillage. Aussitôt paru-

rent à nos côtés, madame d'Albano et le comte de Duncam.

Quel tableau ! et qui pourrait le tracer ? Le souvenir m'en fait encore frémir. Robert étendu sans connaissance ; mon tuteur se jetant avec avidité sur l'écrit échappé des mains de ce jeune homme, et le cachant dans son sein, en lançant sur nous des regards où se peignait toute la scélératesse de son ame ; moi, sans force et sans voix, m'appuyant sur mademoiselle de Saint-Clément, qui pouvait elle-même à peine se soutenir ; madame d'Albano dévorée de jalousie, et ne retenant les éclats de sa colère, que par l'impossibilité de savoir sur qui, de sa nièce ou de moi, elle éclaterait la première : je le répète, il faut renoncer à peindre, avec des mots, une scène dans laquelle tous les personnages semblèrent s'accorder pour ne proférer aucune parole.

J'étais surprise en rendez-vous , et l'innocence de ma conduite ne pouvait me servir d'excuse devant deux personnages trop disposés à me trouver coupable ; aussi n'essayai - je pas de me justifier. Monsieur de Duncan , fier de l'ascendant que lui donnait sur moi la situation dans laquelle il me trouvait , ne perdit pas l'occasion d'en tirer parti. Il me prit par le bras , et m'entraînant sans que j'osasse employer la moindre résistance , il me conduisit jusqu'à la première cour du château , où la voiture qui l'avait amené était encore attelée. Sans me permettre aucune observation , sans s'inquiéter de ce que penserait l'honorable famille qui m'avait si bien reçue , sans répondre à monsieur de Saint - Clément , que nous rencontrâmes , et qui l'interrogeait d'un air étonné , il me fit placer dans son carrosse , puis , prenant le cheval d'un des domestiques qui l'avaient accom-



pagné, il donna l'ordre de partir. Je le vis, pendant la route, toujours à vingt pas devant la voiture, ne paraissant pas plus empressé d'entrer en explication avec moi, que je ne l'étais de me justifier devant lui. A peine eûmes-nous fait une lieue, qu'il ne me resta plus de doute sur l'endroit où l'on me conduisait. Hélas ! c'était dans le château de ce monstre, j'allais encore me trouver en son pouvoir, avec d'autant moins d'espérance de le tromper ou de le fléchir, qu'il avait en sa possession l'écrit que j'avais tracé pour Robert.

D'un seul mot adressé à monsieur de Saint-Clément, sans doute j'aurais pu retarder mon départ ; j'aurais pu du moins concevoir l'espoir qu'il se serait assez intéressé à mon sort pour chercher à me soustraire un jour à la puissance du comte de Duncam ; mais, je dois l'avouer, en ce fatal moment rien ne me parais-

sait plus épouvantable que d'exposer mon tuteur à se trouver avec son fils, qu'il ne connaissait pas, avec ce fils qui ne pouvait voir en lui qu'un rival et l'assassin de sa mère. Pour soustraire Robert au danger d'une pareille entrevue, j'aurais, sans hésiter, affronté la mort. Qu'on ne s'étonne donc pas de la facilité avec laquelle j'obéis au comte de Duncam. Quoique la surprise, la douleur et l'effroi m'ôtassent en partie la réflexion, il me suffisait d'aimer pour préférer des malheurs qui ne menaçaient que moi, à tous ceux que je redoutais pour le fils de la comtesse. Je craignais tout pour lui, jusqu'à ce courage bouillant auquel il devait sa réputation. La certitude d'avoir rempli courageusement ma destinée, me soutint pendant le voyage. Sans doute celui dont j'étais la victime était plus agité que moi.

Pour madame d'Albano..... j'avoue

que je fus un moment humiliée du triomphe que je venais de lui procurer ; car je ne doutais pas que je ne dusse à ses soupçons injurieux l'apparition du comte de Duncam. Effectivement, ainsi que je l'appris par la suite, elle lui avait écrit dès le second jour de mon arrivée au château de Saint-Clément, que la prudence que l'on vantait en moi s'était éclipsée devant l'amour. Elle m'avait représentée prête à fuir avec un jeune aventurier ; elle l'avait nommé, et l'idée seule de Robert suffisait pour jeter mon tuteur dans les plus grandes alarmes. Mais cette lettre ne fut pour lui qu'une occasion plus marquée de réaliser un projet qu'il avait formé depuis long-temps. En m'accordant la permission de quitter le couvent, il avait intérieurement juré que je n'y rentrerais pas ; et ne pouvant douter que je ne sacrifiasse jusqu'à ma liberté pour ne point retour-

ner au château de Duncam , il s'ap-  
plaudit d'avoir trouvé le moyen de  
m'y ramener sans que j'osasse faire  
la moindre objection. Ainsi le crime,  
le hasard et la ridicule jalousie d'une  
vieille femme conspirèrent également  
pour me perdre.

La première chose que fit le comte  
en entrant au château , fut de me  
conduire à l'appartement de son  
épouse. « Asseyez - vous , mademoi-  
selle , me dit-il en me poussant sur  
un siège qui était près du lit de ma  
malheureuse amie ; je vais enfin con-  
naître cet écrit si tendre , que l'aven-  
turier auquel vous l'adressiez n'a pu  
y résister. Que ne puis-je m'imagi-  
ner que c'est à moi que vous le des-  
tiniez ! certes , je succomberais aussi  
sous les expressions brûlantes de  
votre amour. » En parlant ainsi , il  
broyait le papier entre ses mains , et  
me lançait des regards de fureur ;  
j'étais terrifiée ; un froid glacial par-

courait toutes mes veines ; la mort était dans mon sein. Ne pouvant plus résister à mes angoisses , je laissai enfin tomber ma tête sur le chevet du lit de la comtesse , sur ce même chevet où un an auparavant je l'avais vue, pâle et défaillante, essayer encore de me presser dans ses bras , et implorer sur moi la protection du ciel ; mais je fus bientôt retirée de ma léthargie par les imprécations du comte. « Malédiction ! s'écriait - il à chaque instant avec l'expression de la rage. Je serai vengé , ajoutait - il ensuite, en frappant des pieds contre la terre. » Quelquefois il paraissait s'appaiser, et c'était alors que je me hasardais à lever les yeux sur lui. Les siens étaient étincelans de colère , l'enfer brillait dans ses regards ; toute sa physionomie portait l'empreinte du crime.

« Vous ne m'avez pas flatté , mademoiselle , me dit-il après cette fa-

taie lecture , d'un ton moitié furieux , moitié ironique ; j'avais droit de m'attendre à plus d'indulgence de votre part. Il n'y a de vrai dans cet écrit , que la volonté où je suis de vous épouser. Puisque vous connaissez mes intentions , évitez - vous les tourmens d'une résistance qui serait inutile..... — Tant qu'il lui restera un souffle de vie , m'écriai-je avec plus de force que je ne m'en croyais capable , Anna ne sera jamais l'épouse du comte de Duncam. — Voilà une terrible résolution. — Elle sera invariable. — Tremblez de me pousser à bout. — Quand j'attacherais quelque prix à l'existence , je ne redouterais encore rien. — Et qui vous donne cette assurance ? — L'emploi que vous avez fait de ma fortune , monsieur. Niez les faits contenus dans cet écrit , la pudeur vous en fait un devoir ; mais croyez que je sais plus de choses que je n'en ai dit. — Et que

savez-vous donc ? — Qu'il vous sera plus facile de me rendre des comptes qu'à une famille déjà trop irritée contre vous. — Si je suis tel que vous me dépeignez vous-même, croyez-vous que de semblables considérations puissent m'arrêter un seul instant ? — Oui, je le crois ; car c'est l'intérêt seul qui vous inspire l'affreux dessein de m'épouser. — Quel que soit mon motif, je veux être obéi. — Jamais. — Imprudente Anna ! tremblez, je vous le répète. — Depuis long-temps, je suis résignée. — Vous ne savez pas le sort que je vous réserve. — Je saurai tout braver. — Malédiction sur moi, si je ne vous réduis bientôt à la plus servile obéissance. — Je puis être votre victime, mais jamais, jamais votre épouse.

Je prononçai ces mots avec l'accent du plus violent désespoir. Le comte qui, tout en me parlant, n'avait cessé de se promener à grands

pas dans l'appartement, s'arrêta tout-à-coup, et me regardant d'un air d'ironie : « Croyez-vous m'en imposer ? me dit-il. Réfléchissez donc que j'ai sur vous un pouvoir illimité. A qui adresserez-vous vos plaintes ? à des parens qui vous ont, pour ainsi dire, rejetée de leur sein. Tenterez-vous de corrompre quelqu'un de mes gens ? vos efforts seraient inutiles ; je vous surveillerai de trop près. Dès aujourd'hui, vous êtes ma prisonnière ; vous ne sortirez d'ici que pour aller aux autels ; ni vos pleurs, ni vos cris ne sauraient m'attendrir. — Homme perfide ! — Obéissez ; et par une prompte soumission, hâtez-vous de fléchir celui que vous n'avez que trop irrité. — Ah ! vous me faites horreur, m'écriai-je d'une voix altérée, en portant ma main sur mes yeux ; c'est dans cet appartement, auprès de ce lit de mort, que vous voulez m'arracher un pareil consentement



— Oui, reprit-il avec rage et en secouant violemment un de mes bras, c'est auprès de ce lit de mort. — Ombre de mon amie, balbutiai-je alors en tombant sur mes genoux, je t'invoque contre ton bourreau ; sauve-moi, ah ! sauve - moi. J'ai exécuté tes dernières volontés ; j'ai tout bravé pour apprendre à Robert.... — Eh quoi ! vous osez le nommer devant moi ? — C'est votre fils , monsieur , c'est cet Edouard tant pleuré par votre malheureuse épouse. — Que l'enfer engloutisse quiconque le premier forma un semblable mensonge ! s'écria le comte. Mon fils.... mon fils est mort. Silence ! silence ! ajouta-t-il en voyant que j'allais lui répondre ; vos cris me font mal. » Et il s'enfuit tout troublé, en poussant avec violence la porte de mon appartement.

Ah ! sans doute il ne disait que trop vrai , en assurant que mes cris lui faisaient mal. Il était impossible,

en apprenant que son fils vivait encore, qu'il n'éprouvât pas une violente émotion, et, malgré les efforts qu'il employait pour me persuader que ce fils était mort, je voyais trop que lui-même ne le croyait pas. Ainsi donc allaient se réaliser les craintes de la malheureuse madame de Duncam; la douleur de voir son époux rejeter son cher Edouard l'avait seule empêchée de parler. Cependant la douceur de cette femme angélique aurait peut-être pu arriver jusqu'au cœur du comte; sa prudence lui aurait suggéré les moyens de lui cacher à qui elle devait la révélation du sort de leur fils; elle aurait ménagé cet amour-propre qui se révolte chez les coupables avec tant de violence; au lieu que le fatal écrit que j'avais composé pour Robert, avait excité toutes les passions du comte. Il n'avait reçu le premier soupçon de l'existence d'Edouard, qu'avec la terrible con-

viction qu'aucun de ses crimes ne m'était inconnu ; que dis-je ? avec la conviction, plus terrible encore, qu'ils étaient connus de son fils. Oh ! combien il devait être humilié ! En y réfléchissant , j'oubliai ses imprécations , ses menaces , et la pitié succéda à l'effroi qu'il venait de m'inspirer.

Je me serais volontiers accusée d'imprudence d'avoir osé confier au papier des secrets de cette importance ; mais quand je pensais aux précautions que j'avais prises , quand je pensais que j'avais juré à la comtesse de ne jamais oublier son fils , et que cette occasion était la seule où je pouvais lui révéler le secret de sa destinée , je me rassurais par la certitude d'avoir rempli un devoir. O mon cher Edouard , dans ces momens affreux où j'ignorais le sort que me réservait la Providence , je me consolais par l'idée d'avoir contribué à te

rendre des droits si bien dûs à ta valeur ; et puisque ton père barbare avait juré de me sacrifier à ses projets ténébreux , n'était - ce pas adoucir la rigueur du sacrifice , que de le faire tourner à ton profit ? Tu connaissais du moins à quelle famille tu devais le jour ; tu n'ignorais plus ni mon amour , ni les obstacles qui s'élevaient entre nous ; j'étais prisonnière , mais Edouard était libre ; Edouard m'abandonnerait - il ? mon cœur m'assurait le contraire , et sans être capable de me rendre aucun compte de ce que je croyais qu'il ferait pour me sauver , l'assurance qu'il tenterait tout , m'aidait à supporter ma pénible situation : en un mot , soit que je fusse affaiblie par des scènes violentes , soit qu'au comble du malheur je sentisse la nécessité de porter entièrement mes idées hors des lieux que j'habitais , je me trouvai beaucoup plus calme que je n'avais lieu de l'es-

pérer après une journée aussi cruelle que celle qui venait de s'écouler.

Je remarquai avec chagrin que je ne reconnaissais aucun des domestiques qui se présentèrent pour me servir. Déjà la nuit couvrait le château de ses ombres, et aucune femme n'était encore venue auprès de moi. Seule dans l'appartement où la comtesse était morte, il m'était impossible de ne pas éprouver de l'effroi, et si j'eusse osé demander quelque chose à mon tuteur, je l'aurais prié de me rendre le logement que j'habitais avant mon départ pour le couvent ; mais j'étais résolue à ne point lui donner le droit de me refuser, et si je pouvais me résoudre à l'implorer, ce n'était point pour moi, c'était pour son fils sur qui seul reposaient toutes mes affections et toutes mes espérances.

Minuit était sonné ; la fatigue, le sommeil m'accablaient, et je ne pou-

vais me décider à m'ensevelir dans ce lit où j'avais vu ma malheureuse amie succomber sous les effets d'un breuvage empoisonné ; j'allais chercher le repos sur un siège, lorsque j'entendis du bruit dans un cabinet qui touchait à la chambre de la comtesse ; je m'approchai, je vis un domestique qui y dressait un lit, et bientôt après madame Durfild entra chez moi. Sa vue m'inspira plus de plaisir que d'effroi ; je n'ignorais pas cependant qu'elle venait pour me tourmenter et non pour me servir ; mais enfin j'allais cesser d'être seule, et, je l'avoue, la solitude était alors ce que je redoutais le plus.

L'accueil que je lui fis se ressentit de l'impression que j'éprouvais. Soit qu'elle s'attendît à être reçue avec humeur, soit que les êtres les plus durs ne résistent pas au sourire de la bienveillance, elle m'évita les éclats bruyans de sa voix aussitôt que je lui

observai que je souffrais beaucoup ; elle parut même affectée du désordre répandu sur toute ma personne, et lorsqu'elle me pressa de me coucher , et que je lui eus confié la repugnance invincible que j'avais à occuper une place où l'image de la mort chasserait le sommeil loin de moi, elle me répondit d'un ton qui ne me parut pas trop brusque : « Eh bien ! je coucherai dans ce lit , moi qui n'ai pas peur ; allez dormir dans celui qu'on avait préparé pour moi ; car , malgré que vos craintes soient ridicules, encore ne faut-il pas vous tuer, et votre état fait pitié. » Je lui sus tant de gré d'avoir prononcé le mot de pitié, que je lui serrai la main en passant dans le cabinet ; j'y trouvai en effet un repos dont j'avais bien besoin.

Le lendemain , je ne pus douter que le calme dont j'avais joui un moment la veille, ne tînt à l'épuisement de mes forces, je devins languissante,

je n'avais qu'à peine l'idée du passé, le sentiment du présent et la crainte de l'avenir ; en un mot , j'étais anéantie au point que je ne pensais plus. Cet état, à quelques légers intervalles près , dura huit jours, pendant lesquels monsieur de Duncam montra beaucoup d'impatience d'avoir un entretien avec moi ; mais madame Durfild elle-même lui représenta que j'étais hors d'état de le soutenir. Peu-à-peu je revins à l'existence, c'est-à-dire , au sentiment de tout ce que j'avais à redouter, et je ne sais si je remerciai le ciel de m'avoir rendu la mémoire et la prévoyance; elles ne servaient l'une et l'autre qu'à me tourmenter.

J'étais toujours dans la crainte d'une nouvelle visite du comte, quand je le vis entrer un jour dans mon appartement. Il s'y promena quelque temps, sans paraître prendre garde à moi. Je suivais tous ses mou-



vemens ; attendant avec inquiétude qu'il m'adressât la parole. Plusieurs fois il semblait prêt à rompre le silence ; il s'arrêtait et , me regardant fixement , il aurait voulu sans doute que je devinasse ce qui se passait au fond de son ame ; enfin il commença ainsi : « J'ai cru remarquer , mademoiselle , dans la dernière conversation que vous eûtes avec moi , que votre démarche auprès de Robert vous avait été recommandée par la comtesse de Duncan. Cette femme ne s'est pas même démentie au lit de la mort ; elle a voulu que les effets de sa haine pour moi lui survécussent. Mais , dites - moi , d'où pouvait lui venir l'idée que cet aventurier fût son fils ? qui lui en avait donné le soupçon ? » Je ne lui répondis point , mais je m'applaudis intérieurement d'avoir glissé légèrement sur ce qui concernait le ravisseur d'Edouard , dans l'écrit que j'avais rédigé pour ce

dernier. « Vous vous taisez, continua-t-il; vous sentez trop bien l'inconséquence de cette conduite; mais peut-être aussi m'abusé-je, et ce dévouement aux ordres de la comtesse n'est-il qu'un prétexte pour cacher l'amour que vous a inspiré ce jeune homme. — Je ne sais, monsieur, répliquai-je en affectant le plus grand sang-froid, quelle peut être votre pensée en me parlant ainsi. Si c'est la vérité que vous desirez connaître, je vous avouerai avec franchise, qu'en voyant monsieur Robert chez vous, je ne pus d'abord lui refuser mon estime, et que lorsque je sus qu'il était votre fils..... — Je vous ai déjà dit que je n'avais plus de fils, interrompit le comte avec fureur. Un aventurier, le fils du comte de Duncam! — Permettez-moi de vous observer, monsieur, que rien ne prouve que votre fils ne soit plus. — Eh! bien, qui me prouvera le contraire? —

Moi, si vous voulez m'entendre. ? Il parut étonné de l'assurance avec laquelle je prononçai ces paroles. — Vous ! reprit-il d'un ton ému, et il s'arrêta.

Je vis bien que quelque chose d'extraordinaire se passait en lui ; il se promenait d'un air égaré en prononçant des mots sans suite ; puis tout-à-coup se laissant tomber sur un siège, il appuyait son front sur une de ses mains, en s'agitant comme quelqu'un qui souffre. Il semblait en proie à des combats violens. « Je ne veux rien entendre, s'écria-t-il au bout de quelque temps, il est trop tard ; je ne reculerai pas. — Eh ! monsieur, lui dis-je en voyant qu'il restait accablé à la même place, est-il trop tard pour revenir à la vertu ? est-il trop tard pour réparer des torts, pour connaître le bonheur ? De grace, ne m'interrompez pas. Vous souffrez des tourmens affreux, vous les ré-

pandez sur ceux qui vous entourent. Osez un seul moment espérer que la paix puisse rentrer dans votre ame , et vous cesserez de renoncer à la posséder. Sans doute il est des pertes qui ne se réparent jamais ; mon amie , l'infortunée comtesse de Duncam..... vous frémissez , monsieur , je n'acheverai pas ; mais si ce jeune homme que vous appelez un aventurier , et qui , n'ayant d'autre appui dans le monde que sa vertu , a su fixer sur lui l'estime publique dans un âge qui tient de si près à l'enfance ; si ce jeune homme était votre fils , interrogez votre cœur , n'écoutez même que l'ambition si naturelle aux hommes d'une naissance égale à la vôtre , et dites-moi si l'avenir qui se présenterait alors devant vous , n'adoucirait pas l'amertume de vos regrets sur le passé ? » Le comte m'écoutait avec agitation ; il se leva , et tirant de son sein l'écrit que j'avais tracé pour

Edouard, il me le présenta en s'écriant : « C'est vous, imprudente, qui m'avez fermé tout chemin au repentir. Non, non, Robert n'est pas mon fils ; il le serait, que je n'avouerais jamais pour tel celui devant lequel je ne pourrais me présenter sans rougir. Cet écrit a fixé ma destinée..... et la vôtre. Epargnez-moi des pleurs, des cris, des reproches qui m'aigrissent sans pouvoir me changer. Je ne vous verrai qu'à l'autel, ou dans la tombe qui doit ensevelir le seul témoin qui pourrait s'élever contre moi. »

Je restai anéantie. . . . Un instant j'avais cru pouvoir fléchir ce monstre, un instant j'avais cru le voir indécis.... fatale erreur ! ce que j'avais pris pour les effets du remords n'était au contraire que ceux d'une rage qui cherchait à éclater. Je n'avais plus d'espoir que la mort, elle seule pouvait m'arracher aux persécutions prêtes à fondre sur moi, elle seule pouvait

m'épargner des maux incalculables. Je l'appelais, je la desirais, tous mes vœux étaient pour elle; mais qu'elle me paraissait affreuse, quand mes pensées se reportaient sur Edouard, quand je le voyais abandonné et peut-être persécuté par son père! il me semblait que je serais toujours un frein à la fureur du comte envers ce jeune homme, et je craignais de perdre une existence qui lui devenait si nécessaire.

Monsieur de Duncam fut fidèle à sa promesse; huit jours s'écoulèrent sans qu'il se présentât devant moi. Chaque matin il me faisait demander si j'étais enfin décidée à le suivre à l'autel; et, sur ma réponse négative, madame Durfield m'annonçait quelques nouvelles privations. Je me vis ainsi successivement dépouillée de tout ce qui pouvait m'aider à supporter ma prison, car l'appartement que j'occupais en était devenu une

pour moi. Plus de livres ; plus de musique ; on ferma les volets des fenêtres qui donnaient sur le parc ; ma nourriture devint plus grossière , et à peine suffisante à mes légers besoins ; en un mot ; monsieur de Duncam me traitait en esclave coupable , pour me réduire à devenir son épouse. Lorsque je me plaignais devant madame Durfild, elle me répondait que je serais cent fois plus malheureuse encore , si elle n'adoucissait la rigueur des ordres qu'elle recevait à mon égard. « Vous ne savez pas , me dit-elle le huitième jour, de quel danger je m'efforce de vous préserver ; quand vous le connaîtrez , vous me rendrez plus de justice ; mais par amour pour vous , ne vous obstinez pas davantage , ou vous êtes perdue. » Je voulus la faire expliquer, elle parut se repentir comme quelqu'un qui aurait trahi involontairement un grand secret , et elle me

quitta avec une brusquerie plus marquée qu'à l'ordinaire.

Accablée des maux que je souffrais, effrayée de ceux dont j'étais menacée, et que je cherchais vainement à deviner, je me retirai dans ma chambre, et me laissai tomber à genoux devant mon lit, pour prier et pleurer en liberté. Quelle fut ma surprise en apercevant devant moi un billet cacheté, sur lequel était écrit mon nom ! Je l'ouvris avec précipitation. Je reconnus avec un plaisir mêlé d'effroi, l'écriture des différentes lettres adressées à la comtesse de Duncam par le ravisseur de son fils, et je lus ce qui suit :

« Anna, le ciel, qui protège la  
« vertu, veille sur vous ; il a confié  
« le soin de votre délivrance à l'ami-  
« tié la plus sincère, à l'amour le plus  
« pur. Tout s'apprête dans le silence  
« pour vous ravir à votre persécu-  
« teur ; mais il faut gagner du temps ;



« vous seule le pouvez. Apprenez  
 « que le comte de Duncam a résolu  
 « d'entrer la nuit dans votre appar-  
 « tement, et de vous déshonorer,  
 « afin de ne vous laisser d'autre res-  
 « source que celle d'obéir à ses vo-  
 « lontés. Pour fléchir ce monstre,  
 « consultez madame Durfield; en lui  
 « montrant ce billet, vous verrez le  
 « caractère de cette femme s'adoucir  
 « aussitôt. Ne lui parlez jamais du  
 « passé, et fiez-vous à elle pour l'a-  
 « venir; votre salut en dépend.»

Quel nouveau trouble ce billet jeta dans mes idées ! Pouvais-je me fier au ravisseur d'Edouard ? Si je n'ignorais pas qu'il s'était toujours bien conduit avec ce jeune homme, si je n'ignorais pas que tout ce qu'il avait prédit à la malheureuse comtesse de Duncam s'était trouvé vrai, je ne pouvais oublier non plus qu'il lui avait promis de la sauver, et qu'elle était morte victime de la perfidie de

son époux, trop bien servi par l'infâme madame Durfield. Et c'était à celle qui avait donné à mon amie le breuvage qui termina ses jours, qu'on voulait que je demandasse des conseils ! On me défendait de lui parler du passé ; c'était le rappeler à ma mémoire, c'était convenir qu'elle ne pouvait le justifier.

Seule elle entra dans mon appartement, seule elle avait pu y déposer le billet que je venais de trouver, et mon premier soupçon fut qu'elle était d'accord avec mon tuteur pour me jeter dans des perplexités si grandes, que ma tête s'affaiblirait, et que je deviendrais plus facile à conduire suivant le plan qu'ils avaient concerté entre eux.

Cependant ce billet était d'une écriture qui m'était connue ; le ravisseur d'Edouard s'était toujours présenté comme l'ennemi mortel et secret du comte de Duncam ; les let-

tres que j'avais vues de lui portaient , à cet égard , un caractère de franchise auquel il était impossible de se méprendre. Il ne pouvait donc pas être d'accord avec mon tuteur pour me tromper. Comment se faisait-il qu'un billet de lui pût faire changer cette madame Durfield , qui m'avait toujours paru dévouée au comte de Duncam ? Plus je réfléchissais , moins il me devenait possible de fixer mes idées.

Bientôt elles furent toutes absorbées par le danger dont j'étais menacée. Le passé m'avait trop convaincue que mon tuteur était capable de tout. Dieu puissant ! serais-je coupable d'attenter à mes jours pour sauver mon innocence ? Telle fut la prière , ou plutôt la question que j'osai adresser à la divinité. Sans doute elle m'inspira la seule réflexion qui pouvait décider ma conduite , et je me demandai ce que je

son époux, trop bien servi par l'infâme madame Durfild. Et c'était à celle qui avait donné à mon amie le breuvage qui termina ses jours, qu'on voulait que je demandasse des conseils ! On me défendait de lui parler du passé ; c'était le rappeler à ma mémoire, c'était convenir qu'elle ne pouvait le justifier.

Seule elle entrait dans mon appartement, seule elle avait pu y déposer le billet que je venais de trouver, et mon premier soupçon fut qu'elle était d'accord avec mon tuteur pour me jeter dans des perplexités si grandes, que ma tête s'affaiblirait, et que je deviendrais plus facile à conduire suivant le plan qu'ils avaient concerté entre eux.

Cependant ce billet était d'une écriture qui m'était connue ; le ravisseur d'Edouard s'était toujours présenté comme l'ennemi mortel et secret du comte de Duncam ; les let-

tres que j'avais vues de lui portaient , à cet égard , un caractère de franchise auquel il était impossible de se méprendre. Il ne pouvait donc pas être d'accord avec mon tuteur pour me tromper. Comment se faisait-il qu'un billet de lui pût faire changer cette madame Durfield , qui m'avait toujours paru dévouée au comte de Duncam ? Plus je réfléchissais , moins il me devenait possible de fixer mes idées.

Bientôt elles furent toutes absorbées par le danger dont j'étais menacée. Le passé m'avait trop convaincue que mon tuteur était capable de tout. Dieu puissant ! serais-je coupable d'attenter à mes jours pour sauver mon innocence ? Telle fut la prière , ou plutôt la question que j'osai adresser à la divinité. Sans doute elle m'inspira la seule réflexion qui pouvait décider ma conduite , et je me demandai ce que je

risquais à me confier à madame Duffild. Si elle cherchait à me tromper, n'étais-je pas déjà en sa puissance, et ne me restait-il pas la mort pour dernière ressource ? Si, au contraire, elle m'apprenait à écarter de moi l'horrible sort auquel je paraissais condamnée.....

Je dirigeai mes pas vers elle, tenant à la main le billet qu'on m'ordonnait de lui montrer, et je le lui présentai en tremblant, mais sans la perdre un instant de vue pendant qu'elle en faisait lecture.

A peine l'eut-elle achevée, qu'elle me dit d'un ton de voix qui inspirait la confiance : « Je puis donc enfin me livrer sans contrainte à l'intérêt que vous m'inspirez. Malheureuse Anna ! qu'il m'en a coûté pour acquérir le droit de vous être utile. Ce billet contient la plus exacte vérité ; le comte a formé le dessein de vous avilir ; c'est cette nuit même qu'il a fixée

pour accomplir son abominable projet ; vous n'avez qu'un moyen d'en arrêter l'exécution. Faites demander une entrevue à votre tuteur, et promettez-lui de l'épouser à une époque. . . . — Ah ! jamais, jamais, madame, m'écriai-je en l'interrompant. Puisque l'on m'a conseillé de m'adresser à vous, vous ne devez ignorer ni mon amour pour le jeune Edouard, ni ma haine pour le comte de Duncam. Vous connaissez tous ses crimes. — Oui, je les connais, répondit madame Durfild avec beaucoup de fermeté ; le ciel ne les laissera pas impunis. — Oh ! non, certainement, il ferait douter de sa justice. Vous savez de quelle manière périt sa malheureuse épouse. »

Je m'arrêtai pour voir si cette femme oserait nier qu'elle eût présenté elle-même le poison donné à madame de Duncam ; mais sans paraître émue, elle me montra l'en-

droit du billet où étaient écrits ces mots : « *Ne lui parlez jamais du passé,* » et elle ne me fit aucune réponse. Je gardai le silence. Quelques instans après, elle renoua la conversation en ces termes :

« Songez, mademoiselle, que cette nuit même doit vous apporter le déshonneur. En vain j'essayerais de vous défendre, je me perdrais moi-même sans vous être d'aucun secours. Tandis que je veille sur vous, je n'ignore pas que monsieur de Duncam fait veiller sur moi ; non qu'il ait des soupçons de ma fidélité ; mais il connaît l'intérêt que vous pouvez inspirer, il craint que je n'y cède. On vous avertit que l'on travaille à vous sauver, on vous engage à gagner du temps, est-il un autre moyen, pour en obtenir, que de paraître céder de bonne grace à la rigueur de votre destinée ? Promettez d'accepter l'époux pour vous sauver des fureurs de l'amant.



Vous pouvez craindre que je cherche à vous tromper par mes conseils ; mais si vous voulez bien réfléchir que vous êtes dans une position où l'on peut tout obtenir de vous par la force, vous conviendrez que je ne peux avoir aucun intérêt à vous conseiller de dissimuler , pour ramener par la douceur celui qui vous persécute. »

« — Mais , madame , répondis-je en tremblant , si je promets d'épouser monsieur de Duncam , et que , dans l'intervalle que je fixerai pour accomplir ma promesse , on ne vienne pas à mon secours , que deviendrai-je ? — Et que deviendrez-vous aujourd'hui , si vous ne fléchissez votre tuteur ? N'est-ce donc rien que d'éloigner le danger ? Ma chère demoiselle , j'ai mille raisons de penser que le ciel ne vous abandonnera pas ; mais si le malheur voulait qu'après avoir consenti à épouser un monstre tel que monsieur de Duncam , il ne

vous restât d'autre ressource que de le suivre à l'autel, prenez cette arme que je conservais pour ma propre sûreté, et servez-vous-en pour priver de la vie celle qui vous en a donné le conseil. »

En prononçant ces paroles, madame Durfild me présenta un poignard. La chaleur qu'elle mit dans cette action, avait entièrement effacé la sévérité répandue sur ses traits, et je la revis encore telle qu'elle m'avait paru un seul moment, avant mon départ pour le couvent. Sa conduite me semblait inexplicable, et pourtant je ne pouvais lui refuser de la confiance.

« J'accepte votre présent, lui dis-je en prenant l'arme qu'elle m'avait présentée, non pour vous punir si vous me trompez, mais pour disposer enfin à volonté d'une vie si cruellement agitée. Depuis que mon existence ne dépend plus que de mon courage, je sens mes forces augmen-

ter. Allez vers M. de Duncam, et annoncez-lui que je desire lui parler ; mais , je vous en supplie, revenez avec lui , et ne me quittez point tant qu'il sera près de moi. »

Madame Durfild me serra la main avec affection ; elle me recommanda de montrer à mon tuteur une entière résignation , afin d'éloigner de lui toute idée qu'on le trompât. Elle m'assura que si l'époque qu'il fixerait me paraissait trop courte pour croire que mes amis pussent venir à mon secours, elle se chargerait de la prolonger par tous les moyens qui seraient en son pouvoir. Elle descendit, et je passai en prières le quart-d'heure qui s'écoula jusqu'à son retour. Elle précédait M. de Duncam.

Lorsqu'il entra , je crus mon courage prêt à m'abandonner ; mais , intérieurement décidée à ne point lui laisser voir l'horreur que m'inspirait son aspect, je me plaçai sur un siège,

en essayant de conserver du moins l'apparence de la fermeté. Il s'assit en face de moi, et madame Durfield resta debout derrière son fauteuil. Elle tenait les yeux fixés sur moi, avec autant d'attention que si chacun de ses regards eût dû décider mes réponses.

« Anna, me dit le comte, ne m'a-t-on point trompé en m'assurant que vous desiriez me voir? — Non, monsieur. — Après la conduite que vous avez tenue avec moi, quel peut être votre motif? — Hélas! monsieur, la nécessité. — Vous ne vous êtes pas corrigée de vos préventions? — Si je vous disais, monsieur, que j'approuve les procédés que vous avez pour moi, le croiriez-vous? Comme mon tuteur, vous me deviez protection et amitié, et vous me traitez... — De grâce, dit le comte en m'interrompant, épargnez-moi les reproches; ils seraient inutiles. Le passé n'est plus

en mon pouvoir , et toutes les actions de ma vie nécessitent aujourd'hui la rigueur dont j'use envers vous. Soit imprudence de la part de madame de Duncam, soit curiosité de la vôtre, je n'ai pas de secrets qui ne vous soient connus. Que dis-je ? vous inventez des crimes pour me les imputer ; vous osez les confier au papier ; vous faites plus : vous prenez pour confident, un jeune aventurier à la merci duquel vous mettez ma réputation. Tant de torts ne peuvent être réparés que par le don de votre main ; je l'exige impérieusement. Quand vous porterez mon nom, l'honneur, autant que le devoir, vous feront une loi de garder le silence. — Ah ! monsieur , si vous osiez vous fier à ma discrétion , je vous jure..... — Anna , vous rappelez-vous notre dernier entretien ? — Oui, monsieur. — Eh bien ! décidez-vous. — Je n'ai pas la liberté du choix ; ne suis-je

point en votre pouvoir? Disposez de moi, monsieur, et qu'Anna soit à jamais malheureuse! — Malheureuse! mon enfant!» s'écria le comte en se rapprochant de moi pour prendre une de mes mains, que je retirai par un mouvement qui précéda toute réflexion. Les yeux de madame Durfield m'avertirent que je devais être plus soumise; ceux de M. de Duncam me l'avaient déjà dit.

Il continua cependant d'un ton qu'il cherchait à ne point rendre sévère. « Du moment que vous consentez à devenir mon épouse, je conviens que j'ai peut-être usé envers vous de trop de rigueur, et cet aveu doit vous garantir ma conduite pour l'avenir. Non, Anna, vous ne serez pas malheureuse; vos charmes adouciront l'âpreté de mon caractère, et vos vertus me forceront à vous subordonner toutes mes volontés. Voilà le sort qui vous est réservé. Pour vous et pour moi, nous

ne pouvons trop en hâter l'accomplissement. Demain.... — Demain ! monsieur, m'écriai-je en reculant d'effroi. — Oui, ma chère Anna, demain nous irons au pied des autels, prononcer des sermens gages de notre félicité. »

J'interrogeai les yeux de madame Durfild ; il me sembla qu'ils m'encourageaient à ne point accéder à une semblable proposition. Je repris un peu de courage, et je répondis en ces termes :

« Je ne le dissimulerai point, monsieur, si j'allais demain jurer devant Dieu l'oubli des maux que j'ai soufferts, il refuserait mon serment. Je m'en rapporte à votre cœur ; croyez-vous que l'on puisse passer aussi vite de la défiance dans laquelle nous avons vécu jusqu'à ce jour, à l'estime qu'exigent nécessairement les devoirs du mariage ? Vous me promettez le bonheur ; vous espérez que

je pourrai faire le vôtre ; accordez-moi donc le temps de me préparer à remplir vos espérances. Mon ame ne connaît pas la haine, et si vous le voulez, il ne dépendra que de vous que mon retour soit sincère. — Eh bien ! Anna, quel terme fixeriez-vous ? — Monsieur, lui répondis-je en hésitant, un mois vous paraîtrait-il trop long » ?

Le comte se récria aussi vivement que je l'avais fait lorsqu'il m'avait proposé de le suivre aux autels le lendemain ; il allait m'accuser de vouloir gagner du temps, dans l'espérance de lui échapper ; mais madame Durfild ne lui en laissa pas le temps.

« Si j'osais, dit-elle, je vous mettrais bientôt d'accord. Je connais les bienséances de notre sexe, et ce qu'il en coûte pour accepter un époux, à l'âge de mademoiselle. Dans les raisons qu'elle donne pour différer,



il y en a qui sont sans réplique ». Monsieur de Duncam la regarda avec colère ; mais elle ajouta sans se déconcerter : « Cependant un mois est beaucoup trop long ; il y a de la folie à croire que monsieur le comte consentira à différer son bonheur d'un mois. » Il lui fit amicalement signe qu'il approuvait cette partie de son discours. « Pour moi , ajouta-t-elle , je ne connais pas de répugnances qui , dans la position où vous êtes tous les deux , ne doivent disparaître dans huit jours ; et , si j'étais à la place de monsieur le comte , je les accorderais ; mais je ne donnerais pas une heure de plus. — Que répondez-vous à cela , me dit le comte de Duncam ? — Parbleu ! s'écria madame Durfild , pourquoi exiger que mademoiselle réponde ; ne voyez-vous pas qu'elle consent ? »

Il fallut en effet avoir l'air de consentir. Le comte prit ma main qu'il

serra affectueusement. Je sentis tout mon sang refluer vers mon cœur, et j'aurais perdu connaissance, si son départ ne m'avait laissé la liberté de donner cours aux larmes qui me suffoquaient.

« Pourquoi pleurer, me dit tout bas madame Durfild ? Vous avez reculé de huit jours le danger qui vous menaçait. Comptez sur la providence, elle ne vous abandonnera pas ».

Je passai la nuit dans la plus violente agitation ; car je m'efforçais vainement de me livrer à l'espérance ; et pour quelques instans de calme que me procurait mon imagination, j'éprouvais des heures entières de désespoir. Le lendemain, je m'aperçus, avec autant de surprise que de joie, que les volets de mon appartement étaient ouverts, et que mes livres et mes instrumens de musique m'avaient été rendus. Le comte me fit demander si je voulais me prome-

ner dans le parc ; j'acceptai, croyant que je jouirais de quelque liberté ; mais lorsque je descendis avec madame Durfild, je le trouvai au bas de l'escalier. Il nous accompagna, et la gêne que me donnait sa conversation, me fit payer bien cher l'exercice que je pris.

Trois jours s'écoulèrent sans apporter e changement dans ma situation, et je ne voyais pas, sans frémir, avancer le terme que le comte avait fixé. Lorsque j'interrogeais madame Durfild, elle m'exhortait à ne point perdre courage, mais elle refusait toute explication sur l'auteur du billet que j'avais reçu ; elle me disait que ce billet ne lui avait prescrit que de me donner des conseils dans une circonstance difficile, et qu'elle avait rempli son devoir à cet égard. Je commençai à croire que tout le monde était d'accord avec le comte pour me perdre, ou, pour mieux dire,

l'impossibilité de fixer mes idées, ajouta encore à l'effroi que j'éprouvais.

Le soir du quatrième jour, je trouvai cette lettre sur le chevet de mon lit.

« Je n'ignore pas à quoi vous vous  
« êtes engagée avec votre tuteur ; je  
« croyais que cette condescendance  
« de votre part vous obtiendrait assez  
« de liberté pour qu'on pût vous se-  
« courir autrement que par un coup  
« d'éclat qui le perdra. Plusieurs per-  
« sonnes voudraient le ménager ; mais  
« ses précautions en ôtent l'espéran-  
« ce. Qu'il ne s'en prenne donc qu'à  
« lui du sort qui le menace. Pour  
« vous, sensible Anna, ne vous laissez  
« point abattre. Le jour du bon-  
« heur approche. Que ce billet ne  
« soit que pour vous. Après-demain,  
« vous recevrez une lettre qui ne  
« vous laissera nul doute sur la con-  
« duite que vous devez tenir, et sur

« les sentimens de ceux qui veillent  
« pour votre conservation. »

Quel nouveau mystère ! C'est véritablement alors que je me trouvais dans une position tout-à-fait étonnante. Je n'avais aucune certitude que ce billet ne fût point dicté par le comte ; je tremblais que ce ne fût un piège dressé pour m'empêcher d'attenter à ma vie ; je frémisais en voyant déjà accomplie la moitié du terme fatal , et cependant j'aurais voulu pouvoir avancer le jour où je devais recevoir la lettre que l'on me promettait. Je ne dirai pas à quelles conjectures je me livrai ; j'aimais , et l'idée d'Edouard se mêlait trop naturellement à toutes mes pensées , pour que je pusse l'écarter dans cette circonstance.

Avec quelle lenteur , avec quelle vitesse ces deux jours s'écoulèrent ! Monsieur de Duncam paraissait plus joyeux , mais non moins méfiant qu'à

l'ordinaire. Il m'envoya les présents qu'il destinait à sa pupille regardée comme son épouse ; il croyait sans doute me distraire ; mais ses prodigalités me faisaient horreur , en me rappelant qu'elles ne pourraient servir qu'à parer une victime.

Le sixième jour , je trouvai à la place ordinaire la lettre que j'attendais. Grand Dieu ! quelle fut ma joie en l'ouvrant. Je reconnus l'écriture de mon cher Edouard. Je ne pouvais m'y méprendre , jamais je ne m'étais séparée de celle qu'il m'adressa lorsque , ne se croyant que Robert , il m'apprenait son amour et son départ. Je la lisais chaque jour , chaque jour je la baignais de mes larmes,.... Je courus pousser les verroux de ma porte , pour être bien sûre de ne pas être interrompue , et je lus ce qui suit :

« O ma douce amie, je tremble en  
« vous écrivant. Ne vous offensez pas

« si je vous parle de mon amour ;  
« oserai-je l'avouer ? Je connais celui  
« que le fils de la comtesse de Duncam  
« a eu le bonheur de vous inspirer.  
« Ne rougissez point, Anna ; j'ai lu  
« dans le fond de votre ame, et vous  
« ne pouvez plus avoir de secret pour  
« l'heureux Edouard.

« Heureux ! ai-je dit ; j'oublie donc  
« que vous êtes au pouvoir d'un  
« homme qui ne médita la mort de  
« ma mère que pour vous ravir à un  
« fils qu'il désavoue. Père cruel ! à  
« quelle extrémité vous allez peut-  
« être me réduire !

« Anna, tout est préparé pour vous  
« sauver, mais il est impossible de  
« pénétrer jusqu'à vous. Il faut que  
« vous ayez le courage de suivre vo-  
« tre tuteur aux pieds des autels ;  
« c'est là , là seulement que vous ver-  
« rez s'élever entre lui et vous un  
« obstacle qu'il ne tentera pas même  
« de renverser ; c'est là seulement

« que je pourrai vous mettre sous la  
« protection d'un être sacré pour le  
« comte de Duncam. Ne craignez  
« rien pour vous, je vous jure que  
« vous serez entourée d'amis respec-  
« tables et puissans ; ne craignez rien  
« pour moi. Ah ! quand je devrais  
« mourir en vous délivrant de la ty-  
« rannie sous laquelle vous gémissiez ,  
« aurais-je le droit de regretter la  
« vie ?

« Je vous en conjure au nom de ma  
« mère , de votre salut et de notre  
« amour , marchez avec confiance à  
« l'autel. C'est moi , Anna , qui vous  
« en donne le conseil , qui vous en  
« fais la prière. Combien il faut que  
« je sois sûr de vous sauver , et de ne  
« le pouvoir qu'à ce prix !

« Mon ame est chargée de mille  
« secrets que je voudrais pouvoir  
« vous communiquer ; encore deux  
« jours , Anna , et j'espère que tous  
« nos intérêts seront réunis à jamais ,



« comme nos cœurs le sont depuis  
« long-temps.

« Adieu , femme adorée , que la  
« comtesse de Duncam destinait pour  
« épouse à son fils ; venez renouveler  
« la promesse que vous lui fîtes de  
« n'être jamais qu'à moi ; c'est aux  
« pieds des autels , où la tyrannie vous  
« entraîne , que vous trouverez l'a-  
« mour et la liberté. »

On croira sans peine que je lus bien des fois cette lettre tant désirée ; elle me donnait des espérances que je n'avais point encore eues jusqu'à ce jour ; mais j'avoue qu'elle ne calmait point toutes mes craintes. Suivre monsieur de Duncam aux autels , était une idée affreuse. Si le projet d'Edouard n'était inspiré que par l'amour , si facile à se faire illusion , si même , concerté par la prudence la plus réfléchie , le hasard , le moindre événement , impossible à prévoir , en retardait l'exécution , que

devenais-je ? Je ne pouvais y songer sans sentir aussitôt le froid de la mort glacer mes veines.

Cependant il m'était impossible de rien changer au plan qu'il me traçait. Si je ne saisisais avec empressement le seul moyen qui m'était offert pour me soustraire à l'horreur de ma situation, non - seulement je restais esclave de monsieur de Duncam, mais j'exposais peut-être Edouard, et je pouvais le faire douter de mon amour. J'aurais préféré cesser de vivre.

Je m'armai de courage. « Quel que soit l'événement, pensai-je, jamais je ne serai l'épouse du comte de Duncam ; à défaut d'autre secours, ma main, d'un seul coup, terminera tous mes maux. Edouard, si vous m'abandonnez, j'aurai du moins la consolation de mourir pour vous, et de vous prouver, par mon dernier soupir, que ma confiance en vos

vertus m'était plus chère que la vie. »

Cette résolution prise , loin de redouter le moment qui devait décider mon sort , je le souhaitai avec impatience. La nuit qui précéda le jour fixé par le comte , je n'essayai pas même de me livrer au sommeil ; il m'aurait été impossible de fermer les yeux ; et cependant , je puis le dire , je jouissais du calme que procure une entière résignation. Quand madame Durfild entra pour m'habiller , elle paraissait plus émue que je ne l'étais moi-même.

« Ma chère demoiselle , me dit-elle , voilà une journée bien terrible pour vous ; mettez votre confiance en Dieu , j'espère qu'il ne vous abandonnera pas. — Je l'espère aussi , madame , lui répondis-je ; ou mon sort changera , ou Dieu ne refusera pas de me recevoir au nombre de ses enfans. Le cri de l'innocence doit

monter jusqu'à lui , et je l'ai prié toute la nuit. »

Madame Durfild prit un soin particulier de ma toilette. Hélas ! le desir de plaire , si naturel dans une jeune épouse , ne pouvait guère trouver place au milieu des idées qui m'occupaient. Je pensais bien que j'allais peut-être revoir Edouard , mais je sentais aussi que ma pâleur et l'altération de mes traits auraient plus de charmes pour lui qu'une parure dont il ne pourrait se croire l'objet. Je me prêtai aux soins de madame Durfild avec une indifférence qui annonçait assez combien j'étais absorbée ; et quand , après avoir placé le gros bouquet sur mon sein , elle m'avertit qu'il ne manquait plus rien , je lui répondis en m'efforçant de sourire : « Je le souhaite , madame , car je suis sans doute la première femme qui , en allant aux autels pour y prendre un époux , ait regardé un

présent tel que celui que vous m'avez fait, comme la partie la plus essentielle de sa parure. » En disant ces mots, je pris le poignard que m'avait confié madame Durfild, et je le cachai sous le bouquet qu'elle venait d'attacher avec tant de soin. Le sang-froid que je m'efforçais de montrer, la fit frissonner ; elle fixa ses yeux sur les miens, puis elle me prit la main, qu'elle porta à ses lèvres ; je la sentis humide de pleurs. « Laissez-moi mon courage, » lui dis-je en essayant de la repousser ; mais il n'était plus temps. Sa sensibilité avait forcé la mienne, et mes larmes coulèrent en abondance.

Monsieur de Duncam entra dans ce moment. Madame Durfild reprit un maintien sévère ; pour moi, je n'essayai point de cacher ma douleur ; la méfiance habituelle du comte me prouvait suffisamment qu'il n'attribuait ma soumission qu'à la néces-



tité. Aussi ne fut-il ni scandalisé, ni surpris de voir les pleurs que je versais. Il voulut bien les attribuer à la modestie de mon sexe, et me fit mille complimens auxquels il n'attachait pas plus d'intérêt que moi.

La chapelle était à l'entrée du château, et assez éloignée du pavillon que j'occupais. Lorsqu'il me présenta la main pour m'y conduire, j'essayai de me lever ; mais les forces m'abandonnèrent, et je retombai sur mon siège. Toutes mes terreurs venaient de disparaître devant une seule ; je tremblais d'arriver trop tôt, et d'ôter ainsi à Edouard et à ses amis le temps nécessaire pour parvenir jusqu'à moi. Depuis vingt-quatre heures j'avais refusé toute nourriture ; j'attribuai ma faiblesse à cette cause, et je priai mon tuteur de m'accorder un peu de temps, quoique je fusse persuadée qu'il me serait impossible de rien prendre. Il y consentit avec une hu-

meur qu'il cherchait vainement à déguiser. Enfin, quand je vis qu'il ne m'était plus possible de retarder davantage, j'acceptai sa main, et je marchai appuyée sur le bras de madame Durfield, qui devait me servir de mère.

Dans la première cour, je rencontrai tous les gens du château ; ils étaient dans une parure qui semblait annoncer une fête. Sans doute, ils avaient reçu l'ordre de témoigner une grande joie du bonheur de leur maître, car aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils poussèrent des cris d'allégresse ; mais lorsqu'ils eurent eu le temps de me considérer, l'abattement répandu sur tous mes traits imposa à cette gaieté mensongère, et ils nous suivirent jusqu'à l'église, dans un silence et un recueillement qui ne furent troublés que par des soupirs.

En entrant dans la chapelle, je jetai

les yeux de tous côtés , je ne vis aucun étranger ; ma terreur redoubla. Le prêtre parut à l'autel , il commença l'office divin , sans qu'il se fît autour de nous le moindre mouvement. Dieu puissant ! m'écriais - je d'instant en instant , suis - je donc abandonnée ? Je tremblais ; une chaleur dévorante faisait couler la sueur sur mon front , et bientôt après , un froid mortel m'ôtait jusqu'au sentiment de l'existence. Hélas ! j'entendis le prêtre demander au comte de Duncam s'il prenait Anna de Vilmont pour épouse , s'il promettait de lui être fidèle. A ces questions , monsieur de Duncam répondait oui ; et chaque fois qu'il prononçait ce mot , mon cœur bondissait comme celui d'un criminel déchiré sous le fer des bourreaux. Le ministre des autels se tourna ensuite vers moi , et me demanda si j'acceptais pour époux le comte de Duncam. A cette interro-



gation, ma tête s'exalta, je gardai le silence, je levai les yeux au ciel pour lui adresser ma dernière prière; et saisissant le poignard qui était caché dans mon sein, j'allais m'en frapper d'une main sûre, quand un bruit violent à la porte de la chapelle attira toute mon attention et celle des témoins de mon malheur.

Un religieux, soutenant dans ses bras une femme vêtue de blanc et voilée, s'approcha de nous; faisant signe de la main qu'on l'écoutât, il s'écria en s'adressant au prêtre: « Au nom de cette créature innocente et infortunée, je mets opposition au mariage de Léopold-Edouard, comte de Duncam ». A peine eut-il achevé ces mots, qu'il arracha le voile qui nous dérobait les traits de cette femme. Grand Dieu! c'était ma malheureuse amie, la mère d'Edouard, la comtesse de Duncam! Je sentis que je chancelais; madame Durfield

me reçut dans ses bras , et me dit en me serrant contre son sein : « Eh bien , suis-je assez justifiée ? »

Pendant ce court moment , la chapelle s'était remplie de militaires , dont la tournure et les décorations annonçaient suffisamment qu'ils étaient hommes de qualité. Ils portaient le même uniforme qu'Edouard ; je le cherchais avec inquiétude ; il était près de moi soutenant sa mère dont la pâleur était effrayante. Il vint la déposer dans mes bras , et ses regards enflammés semblaient nous dire : « Ne craignez rien , le jour de « la justice est enfin arrivé ».

Si tout son être respirait la valeur , celui du comte de Duncam annonçait la fureur et la rage. A l'apparition du religieux , il avait été interdit ; mais il ne l'eut pas plutôt entendu parler , qu'il s'écria : Vile Phillips , après m'avoir excité au crime , tu m'as trompé ; tu périras. » En di-

sant ces mots , il tira son épée , et avant qu'on pût l'arrêter, il en frappa trois fois le ravisseur d'Edouard. Celui-ci élevait les mains vers le ciel ; mais le comte , loin de se laisser fléchir, répétait en rugissant : « Hippocrite ! le ciel te condamne , et cet habit ne te sauvera point ».

Les officiers qui venaient d'entrer , mirent aussitôt l'épée à la main et s'approchèrent du comte avec intention de le désarmer ; mais accablé de voir tant de témoins de ses crimes, échauffé par le meurtre qu'il venait de commettre , loin de chercher à se défendre, il tourna contre lui ses propres armes , et se perça le sein. Il vint tomber près de son épouse et de moi, et nous couvrit toutes deux de son sang. Cet horrible spectacle nous ravit le peu de forces que nous conservions encore ; nous perdîmes connaissance en nous serrant si fortement l'une contre l'autre, qu'il fallut

nous transporter ensemble jusqu'au château.

Philips mourut de ses blessures dans la chapelle même, monsieur de Duncam fut porté dans son appartement, et le chirurgien qui le pansa ne voulut point affirmer que sa blessure fût mortelle ; mais le comte ne se fit point illusion ; il prédit lui-même qu'il ne supporterait pas la levée du premier appareil ; c'est pourquoi il retarda cette opération autant qu'il lui fut possible.

Deux jours se passèrent ; nous attendions avec inquiétude le parti que prendrait monsieur de Duncam ; le colonel d'Edouard et les officiers qui l'avaient accompagné, étaient pressés de retourner à leur garnison ; mais ils désiraient ne point abandonner leur jeune ami avant de connaître ce qu'il devait craindre ou espérer de son père ; pour lui, il refusait de rien ordonner dans une maison qu'il ne

pouvait encore regarder comme la sienne ; la comtesse n'en avait point la force, et n'osait même demander à voir son époux. Moi seule, j'étais assez heureuse pour conserver ma liberté d'esprit nécessaire dans la circonstance où nous nous trouvions ; mais, quoique je fusse avide de connaître par quelle suite d'événemens incompréhensibles je me trouvais de nouveau sous la protection de madame de Duncam, je sentis que l'amitié inquiète devait céder devant des intérêts plus pressans.

Sans vouloir que l'on m'annonçât, j'entrai dans la chambre du comte. Ma visite parut le surprendre. Pour ne pas lui laisser le temps de délibérer sur la manière dont il me recevrait, je m'approchai aussitôt de son lit, et, me saisissant d'une de ses mains, je lui demandai avec intérêt s'il n'avait besoin de rien, en assurant que toutes les personnes qui

étaient dans sa maison , se trouveraient heureuses de le servir.

« Je ne suis plus rien ici , me dit-il avec chagrin , et sans doute on commande chez moi comme si j'avais déjà cessé de vivre. Monsieur , lui répondis-je , notre espérance à tous est que vous recouvrierez la santé. — Le souhaitez - vous , Anna ? — Oui , monsieur , du plus profond de mon cœur. — Je vous ai cependant cruellement offensée. — Si je pouvais vous en vouloir quand vous êtes malheureux , j'aurais appris ici comment on pardonne. — Eh ! qui peut vous servir d'exemple , généreuse Anna ? — Une femme , monsieur , qui nuit et jour prie le ciel pour la conservation de son époux. — Le ciel sera sourd à ses prières ; jamais , jamais il ne se laissera fléchir ; j'ai commis des crimes qui nécessitent sa vengeance. — Ah ! monsieur , représentez - vous Dieu comme un père , et dites-moi

si ce titre ne rappelle pas à votre cœur des espérances et des devoirs? — Des devoirs, Anna! — Oui, monsieur, des devoirs. Un père ne proscrit pas ses enfans à jamais : le vôtre attend de vous le pardon que vous devez espérer de l'Eternel : refuserez-vous de lui ouvrir les bras ? »

Le comte garda quelque temps le silence ; puis il me dit d'une voix tremblante : « Ma chère enfant, mon cœur n'est point fait pour les émotions tendres, et je suis accablé de tant de honte, qu'il ne m'est plus possible de me livrer à la sensibilité ; elle avilirait mes derniers momens, sans que j'inspirasse le moindre intérêt. Je crois que l'on peut me pardonner, mais pour m'aimer, jamais. S'il m'était possible d'échapper à la mort que je porte dans mon sein, je fuirais la lumière ; j'irais m'ensevelir dans une retraite qui vous serait inconnue à tous. Dites à madame de

Duncam, que je lui demande comme une grace, qu'elle ne cherche point à me voir. Dites à Robert.... — Nommez-le votre fils, monsieur. — Eh bien ! dites à mon fils que je lui pardonne de s'être uni à Philips, pour me ravir l'honneur et l'existence. — Ne l'accusez point ! m'écriai-je. Si vous connaissiez son cœur ! si vous étiez témoin de sa douleur !... — Je le crois, dit le comte en m'interrompant ; mais nous ne pouvons vivre assez long-temps ensemble, pour que je trouve du plaisir à le voir se justifier. Pour vous, Anna, je ne refuserai jamais vos soins ; ils m'accablent, et me sont chers. Répétez que vous me pardonnez. — Je fais plus, monsieur, je vous plains. — Vous ne connaissez pas tous mes torts ; j'ai abusé de votre fortune.... Que mon fils, du moins, en vous épousant, empêche qu'on ne fasse ce reproche à ma mémoire. C'était pour en éviter



l'humiliation , que je vous forçais à me suivre aux a utel »

Monsieur de Duncam paraissait souffrir de cette conversation ; je profitai de la première occasion qui s'offrit pour appeler un domestique, et me retirer. Je passai au salon où tout le monde était rassemblé ; je fis part de l'entretien que je venais d'avoir avec mon tuteur , et j'appuyai beaucoup sur ce qu'il avait appelé Edouard son fils. Madame de Duncam était mécontente de la prière que son époux lui faisait de ne point chercher à le voir ; elle aurait voulu , par un pardon généreux, lui rendre un calme dont elle espérait beaucoup pour le rétablissement de sa santé. Elle me pria d'obtenir de monsieur de Duncam qu'il consentît à recevoir sa visite ; j'allais lui promettre d'y employer tous mes efforts , lorsque le colonel d'Edouard m'interrompit. C'était un vieillard dont la

figure annonçait la probité, et je suis persuadée que jamais homme coupable ne le regarda sans trembler devant lui, comme à l'aspect d'un juge inexorable.

« Mademoiselle, me dit-il, on ne peut qu'applaudir au motif qui vous a inspiré le desir de parler à monsieur de Duncam; mais vous êtes trop jeune et trop étrangère aux passions qui agitent les humains, pour servir utilement votre tuteur dans ses derniers momens. Il a des remords, et il ose encore avoir des volontés, lorsqu'il devrait employer le reste de sa carrière à réparer ses torts; son premier devoir est de reconnaître solennellement son fils; cet acte est trop important pour négliger les seuls moyens qui peuvent y conduire. N'avez-vous point dans ces contrées quelque religieux dont l'esprit égale la piété, et que l'on puisse charger de préparer monsieur

de Duncam à cette reconnaissance ? » Je lui répondis que je n'en connaissais qu'un seul, j'indiquai le prêtre qui m'avait consolée lorsque, dans ma douleur, je troublai la pompe funèbre de la mère d'Edouard. Le colonel pria madame de Duncam de l'envoyer chercher ; et lorsqu'il fut arrivé, il eut une conversation d'un quart-d'heure avec lui avant de le laisser entrer dans la chambre du malade.

Pendant qu'ils étaient ensemble, nous cherchâmes à distraire l'inquiétude de madame de Duncam ; et ne connaissant d'autre moyen que celui de l'occuper de son fils, nous priâmes Edouard de nous communiquer un manuscrit qu'il nous avait dit lui avoir été remis par Philips. « J'y consens volontiers, nous répondit-il ; mais je dois d'abord vous apprendre à quelle occasion il me fut donné. »

« Vous n'avez pas oublié , Anna ajouta-t-il en me regardant , l'état dans lequel vous me laissâtes lorsque monsieur de Duncam vous arracha du château de monsieur de Saint-Clément. Vous veniez de m'apprendre le secret de mon existence , et mes forces n'avaient pu résister à l'horreur de tant d'affreux mystères enfin éclaircis. Lorsque je repris connaissance , mon premier mouvement fut de vous chercher , le second de ressaisir le papier que vous m'aviez confié , et qui s'était échappé de mes mains. Hélas ! tout était disparu. Je ne trouvai auprès de moi que madame d'Abano , dont les soins intéressés et la joie insultante me révoltèrent. Je la quittai brusquement pour voler au château : ce fut là que j'appris votre départ. Je frémis en pensant dans quelles mains vous étiez retombée ; je frémis bien davantage lorsque votre amie , mademoiselle de Saint-

Clément, m'eut dit que le papier que vous aviez écrit pour moi était au pouvoir de monsieur de Duncam, et servait de prétexte à la vérité dont il usait à votre égard.

« Désespéré, je me rendis chez mon colonel ; j'avais eu le bonheur de lui sauver la vie, je le priai de sauver la mienne, en m'accordant un congé de quelques jours. Vous le connaissez, et vous croirez sans peine qu'il ne me refusa point. Je me rendis en toute diligence chez Philips. Heureusement pour lui, vous aviez eu la prudence de ne pas me le désigner comme celui qui m'avait arraché de la maison paternelle ; et ne le regardant encore que comme un bienfaiteur, je lui fis part de tout ce que j'avais découvert sur ma naissance. Je ne lui laissai rien ignorer de ce qui s'était passé au château de Saint-Clément, je le conjurai de ne plus rien me taire de ce qu'il m'avait pro-

mis de me révéler ; je le suppliai surtout de m'aider à vous arracher des mains du comte de Duncam. En apprenant que mon père était votre persécuteur et mon rival , je sentais à-la-fois que j'avais tout à craindre et tout à ménager. Cependant , faut-il que j'en convienne , votre salut et mon amour l'emportaient dans mon cœur sur toute autre considération.

« Philips parut interdit ; enfin , voyant qu'il ne pouvait échapper à mes sollicitations, il me dit : « Votre rencontre avec mademoiselle de Vilmont doit hâter une confidence que je voulais encore retarder de quelques jours. Edouard, je vous jure de sauver Anna des mains de son persécuteur, et de vous la faire obtenir pour épouse , mais j'y mets une condition. — Parlez , lui dis-je avec chaleur , je suis prêt à m'engager à tout pour sauver celle que j'aime. — Promettez-moi , ajouta Philips , que vous

pardonnerez à un homme qui a fait tous vos malheurs, et que votre malédiction ne le suivra pas dans la pieuse retraite où il veut s'ensevelir aussitôt qu'il vous aura rendu tous les objets qui vous sont chers. — Je ne vous comprends pas. — Qu'importe, répondez-moi ; préférez-vous le droit de haïr, à la certitude d'être heureux ? — Oh ! non, la haine serait pour moi un sentiment trop pénible ; voudrais-je l'acheter au prix de mon bonheur ? — Jurez donc de n'en pas conserver pour celui qui vous rendra Anna, et de suivre ses conseils jusqu'à l'époque prochaine de votre réunion. — Puisse le ciel me séparer d'elle à jamais, m'écriai-je, si un pareil bienfait n'efface de mon esprit tout souvenir du passé ! — Eh bien ! me dit Philips, prenez ce manuscrit que j'avais préparé pour vous ; retirez-vous dans votre appartement pour le lire, et ne reparaissez devant

moi que dans les dispositions dont le serment que vous venez de prononcer vous fait un devoir. »

Je pris le manuscrit et je sortis. « Le voilà, ajouta Edouard ; je m'aperçois combien vous êtes tous curieux de connaître ce qu'il contient. Il traite mon père avec beaucoup de sévérité, dispensez - moi de le lire moi - même ; mais comme je ne puis rien avoir de caché pour des amis qui connaissent déjà une partie des secrets de ma famille, pour des amis qui m'ont offert leur existence pour me rendre les droits de ma naissance, et protéger ma mère, j'offre de le remettre à celui qui voudra en faire lecture. »

Le vieux colonel s'en chargea, et après avoir pris les précautions nécessaires pour n'être interrompu par aucun domestique, nous nous assimes le plus près possible les uns des autres pour l'écouter.



*Manuscrit de Philips.*

— « Je ne vous parlerai pas de ma  
« famille ; elle était riche et roturière.  
« Je reçus une éducation soignée  
« dont je ne profitai pas. Dès ma plus  
« tendre enfance , j'annonçai une an-  
« tipathie insurmontable pour les oc-  
« cupations sédentaires ; dans les col-  
« lèges, toujours le maître, l'ennemi  
« ou le chef de mes camarades, j'étais  
« l'arbitre de leurs jeux et de leurs  
« différens. Les braves m'aimaient,  
« les autres me craignaient ; mais ,  
« pourvu que je dominasse, peu m'im-  
« portait que ce fût par l'amour ou  
« par la haine.

— « Plusieurs fois mes parens me  
« changèrent de collège , plusieurs  
« fois aussi je le quittai de mon pro-  
« pre mouvement. Toujours bien ac-  
« cueilli dans la maison paternelle ,  
« je me moquais intérieurement des  
« représentations que l'on m'adres-

« sait. Mon père mourut. Ma mère  
« voulut user de sévérité à mon égard ;  
« j'avais seize ans, je m'emparai de  
« tout l'argent que je pouvais porter,  
« et je m'enfuis pour ne jamais re-  
« venir.

— « Des plaisirs, des querelles, de  
« la débauche, des coups d'épée don-  
« nés et reçus, une fierté intolérable  
« avec la passion du jeu, qui entraîne  
« si souvent vers les ressources hu-  
« miliantes, telle fut mon existence  
« jusqu'au jour où, craignant la ven-  
« geance de parens dont j'avais tué  
« le fils en duel, je m'engageai dans  
« le régiment du comte de Duncam,  
« que je connaissais pour avoir joué  
« plusieurs fois avec ou contre lui.

— « Ses passions étaient peut-être  
« encore plus violentes que les mien-  
« nes, mais il avait l'art de les ca-  
« cher, art que je ne connus jamais,  
« et que je méprise. Son luxe, ses  
« dépenses pour les femmes, et sur-

« tout pour le jeu , le réduisaient sou-  
 « vent à des extrémités bien fâcheuses  
 « pour un gentilhomme. Il devina le  
 « parti qu'il pourrait tirer de moi, et  
 « il me traita , pour ainsi dire , comme  
 « un ami ; mais je n'en fus pas dupe.

— « Admis dans sa confiance ,  
 « plusieurs fois il me proposa de ces  
 « expédiens qui ne demandent que  
 « de la ruse et de la bassesse , mais  
 « j'y étais trop mal-aderoit. La néces-  
 « sité de trouver de l'argent pour  
 « remplir ce qu'on appelle des dettes  
 « d'honneur , lui fit concevoir un  
 « projet qui convenait mieux à mon  
 « caractère.

— « A deux lieues de la ville où  
 « son régiment était en garnison , il  
 « y avait un couvent de filles , situé  
 « au milieu d'une forêt. Ce couvent  
 « passait pour être prodigieusement  
 « riche , à cause des miracles qui  
 « avaient attiré la foule des croyans  
 « et l'abondance des offrandes. Le

« comte de Duncam me demanda si  
« j'aurais le courage d'attaquer un  
« pareil lieu, et l'adresse de trouver,  
« parmi mes camarades, trois hommes  
« aussi intrépides que moi. Il promit  
« de se mettre à notre tête, et de  
« nous donner notre part du pillage,  
« avec laquelle nous pourrions dé-  
« serrer d'autant plus sûrement, qu'il  
« retarderait à volonté toutes les dé-  
« marches qu'on pourrait faire pour  
« nous arrêter.

— « J'avoue que la première idée  
« de violer une maison religieuse me  
« frappa d'épouvante. Malgré les éga-  
« remens de ma jeunesse, j'avais un  
« fonds de dévotion qui fut long-  
« temps stérile, mais que Dieu desti-  
« nait à se déployer un jour pour cau-  
« ser mes remords, mon repentir,  
« hélas ! je n'ose dire mon salut. Alors  
« la pente du crime m'entraînait ; je  
« souffrais d'être réduit à la condition  
« subalterne de soldat ; la protection

« du comte de Duncam m'humiliait ;  
« la possibilité de passer dans les pays  
« étrangers , où j'espérais trouver la  
« fortune , me séduisit ; je promis de  
« ne rien négliger pour satisfaire les  
« desirs de mon colonel ; je ne réussis  
« que trop bien.

— « Je choisis trois hommes parmi  
« les plus débauchés de ma compa-  
« gnie ; je les fis boire , et je sondai  
« assez leurs sentimens dans l'ivresse,  
« pour oser me confier à eux lors-  
« qu'ils furent de sang-froid. Ils ac-  
« ceptèrent les propositions que je  
« leur fis , et la nuit destinée à cet  
« attentat horrible , nous nous ren-  
« dûmes dans la forêt , où bientôt le  
« comte de Duncam vint nous rejoin-  
« dre. Il était masqué ; nous , nous  
« étions sans uniforme.

— « Je vous épargnerai le scanda-  
« leux récit d'un exploit aussi im-  
« pie. Ivres , excités par les remords  
« et la cupidité , nous escaladâmes

« les murs du jardin, nous mîmes le  
« feu à la partie du bâtiment la plus  
« éloignée de l'endroit où étaient les  
« trésors, et nous nous tînmes cachés  
« jusqu'au moment où l'incendie  
« éclatant avec fureur, mit l'alarme  
« et la confusion dans la maison des  
« innocentes victimes de notre ava-  
« rice. Alors, le sabre à la main,  
« paraissant comme pour porter du  
« secours, nous enfonçâmes plusieurs  
« portes, et nous nous saisîmes de  
« l'or, des pierres précieuses, de  
« tous les effets sacrés sur lesquels  
« nous portâmes nos mains sacrilèges.  
« Nous nous retirâmes avant que les  
« infortunées que nous venions de  
« réduire au désespoir, sussent si  
« nous étions des ennemis ou des  
« sauveurs.

— « Nous nous arrêtâmes dans un  
« bosquet épais que formait naturel-  
« lement le bois, et ce fut à la lueur  
« de l'incendie du couvent, que le

« comte de Duncam partagea ce que  
 « nous venions d'en arracher. Il nous  
 « conseilla ensuite de nous éloigner  
 « rapidement, en nous recomman-  
 « dant sur-tout de ne pas nous éloi-  
 « gner de la route qu'il nous avait  
 « indiquée pour passer en Italie. Nous  
 « lui fîmes nos adieux, et il nous  
 « quitta.

— « A peine avions-nous fait une  
 « lieue, mes trois camarades et moi,  
 « que je les abandonnai à mon tour,  
 « en leur promettant bien de les re-  
 « joindre; promesse dont peut-être  
 « ils ne se souciaient guère de voir  
 « l'accomplissement, et que je n'a-  
 « vais pas envie de tenir. Quoique je  
 « fusse au moins aussi coupable  
 « qu'eux, j'étais humilié de me trou-  
 « ver en si mauvaise compagnie.  
 « D'ailleurs, dans la ville où était no-  
 « tre régiment, j'avais formé liaison  
 « avec une femme que j'idolâtrais,  
 « et j'espérais la déterminer à s'expa-

« trier avec moi. Je pris un chemin  
« détourné pour rentrer dans la ville ,  
« et j'arrivai chez cette femme un peu  
« avant le jour.

— « Je lui avouai l'action horrible  
« que je venais de commettre. Je lui  
« confiai mes projets , et la nécessité  
« où j'étais de me cacher à tous les  
« yeux jusqu'au jour où nous parti-  
« rions ensemble. Elle m'aimait, elle  
« consentit à m'accompagner , et ne  
« me refusa point un asyle. L'heure  
« de notre départ était fixée pour la  
« nuit suivante. Laurence employa  
« la journée entière à se procurer une  
« voiture, à mettre ordre à ses affai-  
« res , à cacher parmi ses effets , ma  
« part du butin enlevé du couvent.  
« Toujours en course, je ne la vis  
« qu'à peine. Que l'on juge de ma  
« surprise et de mon effroi , lors-  
« qu'en rentrant le soir pour la der-  
« nière fois , elle m'apprit que trois  
« soldats de mon régiment avaient



« été arrêtés comme déserteurs. Elle  
 « les avait vus passer pour aller en  
 « prison ; elle me les désigna si bien ,  
 « qu'il me devint impossible de dou-  
 « ter de la vérité. C'était les trois  
 « malheureux avec lesquels j'avais  
 « refusé de fuir.

— « Leur arrestation me força de  
 « réfléchir sur le danger que je cou-  
 « rais en me mettant en route , et  
 « Laurence elle - même m'engagea à  
 « différer notre départ. J'étais cu-  
 « rieux , d'ailleurs , de savoir s'ils se-  
 « raient accusés de l'incendie et de  
 « la spoliation du couvent. J'étais  
 « peut-être plus curieux encore de  
 « connaître quels moyens mon co-  
 « lonel emploierait pour sauver des  
 « hommes qui s'étaient perdus pour  
 « lui , et qu'il avait promis de pro-  
 « téger.

— « Il connaissait Laurence , et  
 « n'ignorait pas l'intérêt qu'elle pre-  
 « nait à moi. Nous convînmes qu'elle

« irait trouver le comte de Duncam,  
« et que , loin de lui avouer que je  
« m'étais réfugié chez elle , elle lui té-  
« moignerait les plus grandes alarmes  
« sur mon sort , en lui déclarant que  
« je lui avais confié l'expédition que  
« nous devons faire contre le cou-  
« vent. Elle devait aussi lui dire que  
« je lui avais appris le nom de ceux  
« qui me seconderaient , et que , les  
« voyant arrêtés comme déserteurs ,  
« elle avait tout lieu d'appréhender  
« que je ne fusse bientôt moi-même  
« dans leur position.

— « Laurence s'acquitta de sa com-  
« mission avec autant de prudence  
« que de discrétion. Le comte de  
« Duncam lui proposa une permis-  
« sion pour aller voir les trois désér-  
« teurs arrêtés , et la pria de leur  
« recommander , sur toutes choses ,  
« de ne point parler de l'expédition  
« du couvent , parce qu'alors il lui se-  
« rait impossible de les sauver sans se

« compromettre lui-même ; au lieu  
 « que , s'ils gardaient le silence , il  
 « promettait de leur rendre la liberté.  
 « Dites-leur bien , ajouta-t-il , de ne  
 « point s'effrayer ; ils passeront au  
 « conseil de guerre , ils seront con-  
 « damnés ; mais je leur ferai accorder  
 « un sursis , et c'est dans cet intervalle  
 « que les portes de la prison s'ouvri-  
 « ront pour eux.

— « Laurence refusa de se charger  
 « d'un pareil message , en prétextant  
 « que la douleur et l'inquiétude où  
 « la plongeait mon absence , ne lui  
 « laissaient pas assez de liberté d'es-  
 « prit pour bien s'en acquitter. Mais  
 « lorsqu'elle fut de retour , elle me  
 « dit : « Mon ami , tu es perdu si tu  
 « ne quittes ma maison à l'instant  
 « même. Ton colonel est un scélérat  
 « qui veut perdre ses complices ; il  
 « voulait me compromettre aussi. Je  
 « ne doute pas qu'il n'ait fait lui-même  
 « arrêter tes trois camarades ; et ,

« d'après ma visite, je crains qu'il ne  
« soupçonne que tu es chez moi. » Elle  
« me raconta, dans le plus grand dé-  
« tail, sa conversation avec le comte de  
« Duncam. La finesse de ses observa-  
« tions m'étonna, et me parut déci-  
« sive. Je me déguisai en mendiant,  
« et elle me conduisit chez une de ses  
« amies, qui consentit à me donner  
« asyle pour une nuit seulement.

— « Quand elle revint, elle trouva  
« sa maison entourée de soldats de  
« notre régiment. Ils m'aimaient, et  
« ils lui firent assez entendre que  
« c'était à regret qu'ils me poursui-  
« vaient. La visite fut faite avec tant  
« d'exactitude, que je n'aurais pas  
« échappé, sans la prévoyante amitié  
« de Laurence. Elle évita de venir le  
« jour chez l'amie où j'étais réfugié ;  
« mais quand je la vis la nuit, quand  
« elle m'apprit la perquisition faite  
« chez elle, je ne pus douter de toute  
« l'atrocité du comte ; et dès ce mo-

« ment, je jurai, si je lui échappais,  
« de me venger de lui à quelque prix  
« que ce fût.

— « Sans doute il trouva un être  
« plus confiant que Laurence, qui se  
« chargea d'engager les trois malheu-  
« reux déserteurs à ne pas dire un  
« mot du couvent, s'ils voulaient être  
« sauvés ; car ils passèrent au conseil  
« de guerre, et entendirent pronon-  
« cer le jugement qui les condamnait  
« à perdre la vie, avec une tranqui-  
« lité qui prouvait jusqu'à quel point  
« ils comptaient sur les promesses se-  
« crètes qui leur avaient été faites.  
« Ils furent doublement victimes de  
« la scélératesse du comte de Dun-  
« cam ; on les conduisit à la mort. La  
« rage de se voir trompés leur fit  
« pousser des cris affreux le long du  
« chemin ; mais les précautions étaient  
« si bien prises, qu'à la première im-  
« précaution qu'ils se permirent contre  
« leur colonel, on leur mit un bâillon.

« C'est dans cet état de désespoir  
« qu'ils furent fusillés. Quant aux bi-  
« joux et à l'argent dont ils étaient  
« porteurs, il est à présumer qu'ils en  
« avaient disposé, car on ne leur  
« trouva rien sur eux au moment où  
« ils furent arrêtés.

— « Tant de scélératesse et d'hy-  
« pocrisie m'avertissaient suffisam-  
« ment du sort qui m'était réservé,  
« si je venais à être découvert. Par  
« amitié pour moi, Laurence pressa  
« mon départ, et refusa de me sui-  
« vre, dans la crainte de me faire  
« découvrir, ou de retarder mes pas.  
« Je sortis la nuit de la ville, toujours  
« déguisé en mendiant. Je marchai  
« jusqu'au jour, et j'attendis dans  
« une forêt le coucher du soleil, pour  
« me remettre en route. A travers  
« mille craintes et mille fatigues,  
« j'arrivai enfin dans les états du roi  
« d'Espagne; je gagnai Cadix, et je  
« m'embarquai.

— « Notre bâtiment fut attaqué  
 « par un corsaire ; nous le forçâmes à  
 « se rendre. Je peux l'avouer : mon  
 « courage fut assez remarqué de l'é-  
 « quipage , pour qu'on m'offrît ma  
 « part du butin , quoique je ne fusse  
 « que passager. Ce genre de vie con-  
 « venait à mon caractère ; je devins  
 « marin , et les entreprises dont je fus  
 « chargé , me réussirent toujours si  
 « bien , qu'en moins de trois ans , je  
 « me trouvai possesseur d'une somme  
 « assez considérable pour être heu-  
 « reux le reste de ma vie , si j'avais su  
 « réprimer mes passions.

— « Quand je me vis riche , je sen-  
 « tis le besoin de revenir dans ma  
 « patrie ; mon cœur n'oubliait pas la  
 « vengeance qu'il voulait tirer du  
 « comte de Duncam , et je savais  
 « qu'avec de l'argent , on peut tout  
 « oser. Je lui écrivis donc , sans lui  
 « laisser soupçonner que je le crusse  
 « coupable de la mort de mes trois

« camarades. En lui annonçant la fortune dont je jouissais, je lui marquai que je desirais arranger tout ce qui avait rapport à ma désertion, de manière à pouvoir me montrer en sûreté, et qu'à cet égard, l'argent ne me coûterait rien. Je le priai de me rendre tous les services qui dépendraient de lui à cet égard.

— « La réponse qu'il me fit, contenait mon congé en bonne forme, daté du mois qui avait précédé celui où l'on pouvait m'accuser d'avoir déserté. Le comte de Duncam me vantait l'amitié qu'il avait toujours eue pour moi, le zèle de ses démarches ; et quant à l'argent que cette affaire avait pu lui faire déboursé, il m'assurait qu'il n'en serait jamais question entre nous. Je sentis qu'il m'emprunterait plus qu'à la rigueur je ne lui étais redevable, ce qui arriva effective-



« ment ; mais cela m'importait peu.

— « Sûr de pouvoir me montrer  
 « sans danger , je revins dans ma pa-  
 « trie. Je fus reçu de mon colonel ,  
 « comme si ma naissance m'eût fait  
 « son égal. Nous nous jurâmes une  
 « amitié éternelle , et nous fréquen-  
 « tâmes ensemble les mêmes maisons  
 « de jeu et de débauche. Je guettais  
 « impatientement l'occasion de me  
 « venger : elle se présenta.

— « Le comte de Duncam était au  
 « moment d'épouser une demoiselle  
 « riche et charmante ; hélas ! l'amour  
 « vint s'unir dans mon cœur à toutes  
 « les passions qui me dévoraient. J'es-  
 « sayai de faire manquer son mariage ,  
 « et j'y aurais réussi ; mais la fatalité  
 « qui poursuivait cette jeune per-  
 « sonne , la jeta dans les bras du  
 « comte. Je la plaignis ; et par une  
 « bizarrerie dont les amans malheu-  
 « reux sont seuls capables , je me fis  
 « un barbare plaisir de la tourmenter,

« en lui dévoilant tous les crimes  
« de celui dont elle avait fait son  
» époux.

— « Bientôt elle accoucha d'un  
« fils. A cette époque, ma fortune  
« était à-peu-près épuisée, et j'en ca-  
« chais le délabrement avec soin,  
« puisque je devais à elle seule l'es-  
« pèce de considération dont je jouis-  
« sais dans le monde. Je pris la réso-  
« lution de retourner en Espagne,  
« tenter de nouveau les hasards de la  
« mer; mais avant, je voulus me ven-  
« ger du comte en le privant de son  
« fils. Je m'assurais ainsi contre tous  
« les projets qu'il oserait former con-  
« tre moi, si la fortune m'abandon-  
« nait pour toujours, car je m'aper-  
« cevais quelquefois que mon exis-  
« tence lui était importune; en même  
« temps, je me donnais un moyen in-  
« faillible d'avoir accès auprès de la  
« comtesse de Duncam, si elle ve-  
« nait à perdre son époux. Rien ne

« pouvait , rien n'a pu éteindre l'a-  
 « mour que j'avais conçu pour elle ,  
 « et je sentais que celui qui serait  
 « maître du fils , deviendrait , pour  
 « ainsi dire , l'arbitre des destinées  
 « de la mère.

— « Je séduisis la nourrice , jeune  
 « encore , et dont j'avais deviné les  
 « passions. En paraissant répondre à  
 « l'amour qu'elle ressentait pour moi ,  
 « je disposai tellement de ses volon-  
 « tés , que je la fis consentir à se sau-  
 « ver avec le jeune Edouard. Mes pré-  
 « cautions furent prises pour écarter  
 « tout soupçon que je fusse pour  
 « quelque chose dans un pareil at-  
 « tentat. Trois jours après son dé-  
 « part , je rejoignis cette femme dans  
 « le lieu où je lui avais donné rendez-  
 « vous ; je l'emmenai avec moi ; j'eus  
 « pour elle des égards , parce qu'elle  
 « m'était nécessaire. Elle mourut em-  
 « poisonnée par une Espagnole , qui  
 « la regardait comme une rivale plus

« dangereuse qu'elle ne l'était effec-  
« tivement.

— « Ce fut alors que je confiai le  
« jeune Edouard à Pérez, dont la  
« probité m'était connue. Je lui lais-  
« sai ignorer le sort de cet enfant,  
« mais je lui remis un papier qu'il ne  
« devait ouvrir que dans la supposi-  
« tion où il ne me reverrait pas avant  
« trois ans révolus. Je lui donnai plus  
« d'argent qu'il n'en fallait pour at-  
« tendre cette époque dans une hon-  
« nête aisance.

— « Libre de tous soins, je m'em-  
« barquai. Ma réputation me fit trou-  
« ver des armateurs, et bientôt je me  
« vis plus riche que je ne l'avais en-  
« core été. Je revins de nouveau dans  
« le Piémont, et je continuai à voir  
« le comte de Duncam, qui, alterna-  
« tivement me haïssait, me prenait  
« pour son confident, et m'em-  
« pruntait de l'argent comme à son  
« ami.

— « Combien de fois je fus tenté  
 « de sécher les larmes de sa malheu-  
 « reuse épouse ! Ah ! sans doute j'au-  
 « rais moins hésité, sans l'horreur que  
 « m'inspirait l'infâme conduite du  
 « comte. Enfin, je pris la résolution  
 « de lui rendre son fils, et c'est dans  
 « ce dessein que j'ordonnai à Pérez  
 « d'aller s'établir près du château de  
 « Duncam. Je voulais me ménager  
 « une occasion de parler à la com-  
 « tesse, la disposer à la nouvelle de  
 « ce grand événement, et en obtenir  
 « un pardon généreux. Car quoique  
 « je visse souvent son époux à la ville,  
 « où il passait une partie des jours et  
 « des nuits, jamais je ne venais à sa  
 « terre.

— « J'avais tout préparé selon mes  
 « vues, quand l'amour et le déses-  
 « poir du jeune Edouard en arrê-  
 « tèrent l'exécution. Bientôt une con-  
 « fidence du comte de Duncam vint  
 « jeter le trouble dans mes idées, en

« m'offrant l'espérance de posséder  
« à jamais..... Je n'ose achever.

— « Monsieur de Duncam avait  
« dissipé des sommes considérables  
« qui appartenait à sa pupille ; plus  
« il jouait pour couvrir ses dettes,  
« plus il les augmentait ; sa situation  
« devint telle , qu'il desira la mort de  
« la comtesse, dans l'espoir d'épouser  
« mademoiselle de Vilmont. Ce desir  
« qui fermentait dans son cœur , se  
« changea bientôt en un projet abo-  
« minable , et c'est à moi qu'il en fit  
« part. Il avait résolu de hâter la fin  
« de madame de Duncam , depuis  
« long-temps languissante ; je lui tra-  
« çai le plan qu'il devait suivre , et je  
« lui donnai, pour mieux l'exécuter,  
« une femme sur laquelle j'avais droit  
« de compter.

— « Madame Durfild avait éprouvé  
« des malheurs ; plusieurs même n'é-  
« taient dûs qu'à une conduite qui  
« ne fut pas toujours exempte de re-

« proches ; elle était dans une misère  
 « affreuse , lorsqu'elle eut recours à  
 « moi pour obtenir quelques secours ,  
 « avec lesquels elle espérait entrer  
 « dans un couvent pour y finir ses  
 « jours. Je lui promis plus qu'elle ne  
 « demandait , mais je mis un prix à  
 « mes bienfaits.

— « Je lui découvris le projet du  
 « comte de Duncam , elle en eut hor-  
 « reur ; alors je ne balançai pas à lui  
 « avouer mon dessein particulier. Je  
 « voulais bien que le comte crût son  
 « épouse empoisonnée , mais je desi-  
 « rais que , morte pour tout le monde ,  
 « elle n'existât que pour moi. Ma-  
 « dame Durfild consentit à me ser-  
 « vir , et tout réussit au gré de mes  
 « souhaits. »

En ce moment , madame de Dun-  
 cam porta les mains sur ses yeux  
 pour cacher ses larmes ; nous nous  
 pressâmes tous autour d'elle , et nos  
 regards inquiets semblaient lui de-

mander des détails qu'elle seule pouvait nous donner.

« Je me rappelle encore, nous dit-elle, la sensation que j'éprouvai lorsque je revis la lumière : j'avais cru mes jours terminés, et je ne pouvais concevoir comment j'existais encore. Ma surprise augmenta lorsque, regardant autour de moi, j'aperçus que je n'étais plus dans la chambre où je croyais avoir rendu le dernier soupir. Pendant ma léthargie, on m'avait transportée dans un cabinet reculé de mon appartement. Ma tête était lourde, je faisais des efforts inutiles pour rassembler mes idées..... Madame Durfild vint auprès de moi, en retenant son haleine, comme quelqu'un qui craint d'être entendu. A peine s'aperçut-elle que mes yeux étaient ouverts, qu'elle me fit signe de garder le silence ; puis fermant la porte par laquelle elle était entrée, elle me dit à voix basse ;



« Oh ! madame , que votre long sommeil m'a fait trembler ; grâces au ciel, il nous reste encore assez de tems pour vous sauver ! Me sauver, m'écriai-je ; ne suis-je donc pas dans la maison de mon époux ? — Vous n'existez plus pour lui , madame ; il avait choisi ma main pour vous donner la mort ; je l'ai trompé ; vous n'avez pris qu'un breuvage assoupissant ; mais si vous reparaissiez devant lui, vous êtes perdue. Je n'ose vous parler de moi ; cependant je doute que monsieur de Duncam me fasse grâce s'il découvre que j'ai déconcerté ses projets. Je le répète , il faut vous sauver. — Jamais , lui répondis-je ; je me présenterai devant mon époux ; j'aime mieux lui offrir ma vie , que de continuer de la disputer au malheur. — Et votre fils , madame , vous l'abandonnerez donc ? »

« Au nom de mon fils , mes larmes coulèrent , et je sentis que je pouvais

encore tenir à l'existence. J'allais demander à cette femme ce qu'elle croyait que je pusse devenir en quittant le château de Duncan, lorsque des chants funèbres fixèrent toute mon attention. Une lumière vive frappa sur la seule fenêtre du cabinet que j'occupais ; je m'approchai, et regardant à travers les rideaux, j'aperçus une pompe funéraire. Hélas ! c'était mes obsèques que l'on célébrait. Ce spectacle me glaça d'effroi. Bientôt la marche funèbre s'arrêta ; une femme vêtue de blanc, les cheveux épars, s'approcha en poussant des cris lamentables. Je la vis se jeter sur le cercueil qu'on avait préparé pour moi, je vous reconnus, ma chère Anna, et mon premier mouvement fut de briser le frêle obstacle qui m'empêchait de vous répondre ; mais madame Durfild profita de ma faiblesse pour me repousser loin de la fenêtre.

« Voyez, me dit-elle, comme cette jeune fille vous aime ; la sacrifierez-vous aussi en allant vous livrer au comte de Duncam ? — Encore une fois, que puis-je faire ? où aller ? Si je fuis, quel asyle s'offrira pour me recevoir ? — Tout est prévu, madame. Avez-vous oublié que celui qui vous annonça les projets de votre époux, que celui qu'il peut seul vous réunir à votre fils, vous promit de vous sauver de la mort qui vous menaçait ? A quatre heures du matin, une voiture vous attendra au bout du parc ; je me charge de vous y conduire. Avant le jour, vous arriverez dans un couvent où vous êtes attendue. Vous changerez de nom, jusqu'à ce que, réunie à votre fils, vous puissiez réclamer vos droits et les siens.

« Cette femme ne me laissa pas le temps de répliquer ; elle ajouta en me quittant : — « Monsieur le comte

pourrait s'apercevoir de mon absence : je reviendrai bientôt ; et si vous ne consentez pas à fuir, il ne me restera d'autre parti à prendre que celui de me sauver moi-même, en vous abandonnant à votre sort.

« A peine fut-elle sortie, que je voulus calculer les diverses chances que m'offrait la fuite ou mon apparition devant le comte de Duncam ; mais le breuvage que j'avais pris avait tellement affaibli mes organes, que je retombai dans un assoupissement profond. Lorsque je me réveillai, madame Durfild était auprès de moi. — « L'heure sonne, me dit-elle, suivez - moi ; » et sans attendre ma réponse, elle me passa un bras autour du corps, et me conduisit avec beaucoup de peine jusque dans le parc. La fraîcheur de l'air me rendit le sentiment de mon existence. J'aurais voulu retourner au château, elle m'entraîna ; et, sans l'avoir voulu,

mais sans avoir eu la force de m'y opposer, je me trouvai dans une voiture qui roula bientôt avec la plus grande vitesse.

« Pendant la route, je pris la résolution de me conformer aux ordres de la Providence. Je les voyais tracés dans les circonstances irrésistibles qui me conduisaient au couvent ; je m'occupais de l'espoir de revoir mon fils, et de consulter avec lui les moyens de rendre mon époux à son devoir en sauvant Anna, dont je prévoyais les dangers. Le courage m'abandonna de nouveau, lorsque, la voiture s'arrêtant, il me fut facile de m'apercevoir que je n'entrais pas dans un couvent, mais dans une maison particulière d'assez belle apparence. Une femme d'un certain âge vint me donner la main pour descendre ; je m'appuyai sur son bras, et elle me conduisit en silence dans un appartement reculé, où tout annon-

çait l'opulence , et même le luxe le plus recherché.

« J'interrogeai cette femme pour savoir où j'étais , et ce que l'on voulait de moi. — « Vous êtes chez vous , madame , et tout ce que l'on veut , c'est que vous soyez heureuse. Ne m'interrogez pas ; il me serait impossible de vous répondre , quand même je le voudrais ; car j'ignore qui vous êtes ; mais ordonnez , et vous serez obéie. — Nommez-moi du moins le maître de cette maison ? — Il se nommera lui-même , madame ; pour moi , je ne le puis. Je vous le répète , bannissez toute inquiétude ; on ne veut ici que votre bonheur ; on n'exige rien de vous , que de vous voir songer au rétablissement de votre santé. »

« Quand je vis l'inutilité de mes questions , je cessai d'en faire. Je fus pendant huit jours sans voir personne que la femme qui me servait ; mais je ne formais pas un souhait sans le voir

accompli aussitôt. Tant d'attentions , de prévenances, ne me laissèrent aucun doute que je ne fusse dans la maison du ravisseur de mon fils ; et si j'en conçus quelques craintes, il me fut impossible de ne pas concevoir de vives espérances d'une réunion prochaine avec mon cher Edouard. »

Le récit de madame de Duncam fut interrompu par le bruit que fit un domestique , qui appelait le vieux colonel. Il sortit un moment. En rentrant , il nous apprit qu'il venait de parler avec le religieux , et que celui-ci l'avait assuré que son entretien avec le comte lui donnait beaucoup d'espoir de l'amener à un véritable repentir. Il avait promis de revenir le jour suivant , en priant que personne ne troublât la solitude dans laquelle M. de Duncam paraissait se complaire. Comme il était tard , chacun se retira dans son appartement.

Le lendemain , aussitôt après le

déjeûner , nous montrâmes tous le plus vif desir d'entendre la fin du récit de madame de Duncam ; mais elle nous demanda la permission de se retirer. Elle desirait prier pour son époux , pendant qu'il était avec le vénérable religieux. Nous devinâmes son motif, et nous ne fîmes aucun effort pour la retenir. Lorsqu'elle fut sortie , le colonel d'Edouard reprit le manuscrit de Philips , et , passant quelques pages , qui n'eussent été que la répétition de ce que la comtesse nous avait dit la veille , il continua en ces termes :

*Suite du manuscrit de Philips.*

— « Je tenais enfin la comtesse de  
« Duncam à ma disposition ; mais sa  
« vertu m'imposait au point que je  
« n'osais me présenter devant elle.  
« Sans chercher à déguiser mes torts,  
« je me dois la justice d'affirmer que



« l'intérêt seul de sa santé eût suffi  
« pour arrêter toutes mes démarches  
« auprès d'elle. Je l'avais vue descen-  
« dre de voiture ; l'abattement de ses  
« traits , sa pâleur m'avaient atten-  
« dri, et je rougissais de me présenter  
« comme son persécuteur , après l'a-  
« voir sauvée des mains de son bour-  
« reau.

— « Enfin , le neuvième jour de  
« son arrivée chez moi , j'osai lui ren-  
« dre une visite. Vainement je cher-  
« chais à lui déguiser mes projets , elle  
« les devina. Loin de s'emporter com-  
« me je m'y attendais , elle me reçut  
« avec la plus grande douceur , et  
« chaque fois que je me hasardais à  
« l'entretenir de mon amour , elle me  
« parlait de son fils avec une sensi-  
« bilité si profonde et si naturelle ,  
« que je m'oubliais moi-même , pour  
« ne penser qu'à ses chagrins. J'aurais  
« désiré faire sur son cœur une im-  
« pression qui me fût favorable ; mais

« tout en cédant à ses moindres de-  
« sirs , dans ce qui n'était pas direc-  
« tement contraire à mes intérêts ,  
« je lui annonçai que j'attendrais du  
« temps la confirmation de mes es-  
« pérances, et qu'elle pouvait tout ob-  
« tenir de moi , excepté la liberté de  
« me quitter.

— « Si j'avais conçu l'espoir d'a-  
« mener madame de Duncam à me  
« regarder comme son unique appui  
« dans le monde , de son côté , cette  
« femme céleste avait formé le des-  
« sein de me ramener à la vertu , en  
« excitant les remords qui m'agi-  
« taient souvent , et qu'il m'était im-  
« possible de lui déguiser. Le besoin  
« d'entendre parler de son fils , de  
« son époux et de sa chère Anna ,  
« ne lui permettait pas de refuser mes  
« visites ; mais quand je croyais les  
« faire tourner au profit de mon  
« amour , je m'apercevais , avec au-  
« tant de confusion que de regret ,

« de l'ascendant qu'elle prenait de  
« plus en plus sur moi. Jamais inquiète  
« de ce qui la regardait personnelle-  
« lement, et toujours occupée du bon-  
« heur de ceux qu'elle aimait, elle  
« exigeait de moi deux choses im-  
« possibles ; la première, de voir son  
« fils ; la seconde, de faire savoir à  
« mademoiselle de Vilmont qu'elle  
« existait encore.

— « Pour la satisfaire autant qu'il  
« était en mon pouvoir, après lui  
« avoir fait faire le serment de ne  
« point se montrer, je lui procurai le  
« plaisir de voir et d'entendre son  
« fils. C'était le jour même qu'il vint  
« chez moi pour la première fois,  
« après l'acte de courage qui lui avait  
« acquis si jeune la réputation d'un  
« héros. Lorsque je me présentai en-  
« suite dans l'appartement de la com-  
« tesse, je croyais jouir des effets de  
« sa joie et de sa reconnaissance ; je  
« la trouvai à genoux, remerciant

« à haute voix le ciel de lui avoir  
« donné un fils digne de son amour.  
« Je l'admirai , et je perdis jusqu'au  
« desir de l'entretenir de moi.

— « Ce fut également pour rem-  
« plir un de ses vœux les plus ar-  
« dens , que je consentis à faire re-  
« mettre à mademoiselle de Vilmont  
« une historiette que la comtesse  
« avait composée , et qui avait tant  
« de rapports avec ses propres aven-  
« tures , qu'elle espérait que cette  
« jeune personne y trouverait à la  
« fois des motifs d'espoir et de con-  
« solation. Une tourière du couvent  
« qu'habitait mademoiselle de Vil-  
« mont , se chargea de déposer dans  
« sa chambre le livre qui la conte-  
« nait , et de tout faire pour que  
« cette jeune personne le remarquât ,  
« sans pourtant deviner de quelle  
« part elle lui venait. J'ai toujours  
« ignoré si elle réussit ; mais je ne  
« pouvais accorder davantage à ma-

« dame de Duncam , sans trahir le  
« secret de son existence, secret que  
« j'étais intéressé à ensevelir.

— « Plus j'étais à même de voir cette  
« femme infortunée, plus je sentais  
« qu'il me serait impossible de la faire  
« descendre jusqu'à moi , et je pris la  
« ferme résolution de la rétablir dans  
« tous ses droits , ainsi que son cher  
« Edouard. J'examinai avec plus de  
« soin la conduite de monsieur de  
« Duncam. Je lui avais conseillé d'em-  
« ployer la douceur pour obtenir la  
« main de sa pupille , lorsqu'il entra  
« dans mes vues de gagner du temps ;  
« mais du moment où j'ai été ferme-  
« ment décidé à me sacrifier aux in-  
« térêts de son épouse , j'ai engagé  
« moi-même le comte à tout risquer  
« pour forcer mademoiselle de Vil-  
« mont à le suivre aux autels , car je  
« prévoyais depuis long - temps la né-  
« cessité d'un éclat pour forcer mon-  
« sieur de Duncam à rentrer dans le

« sentier de l'honneur et du devoir.

*P. S.* « Telles étaient mes dispo-  
« sitions lorsque vous êtes revenu du  
« château de monsieur de Saint-Clé-  
« ment. Ce qui vous y est arrivé, les  
« éclaircissemens que vous y avez  
« reçus sur votre naissance, n'ont  
« hâté que de quelques jours la con-  
« fidence que je me préparais à vous  
« faire. Vous connaissez maintenant  
« tous les torts dont je suis coupable  
« envers vous. Oublierez-vous les ser-  
« vices que je vous ai rendus ? dédai-  
« gnez-vous ceux que je puis vous  
« rendre encore ?

— « Apprenez mes dernières réso-  
« lutions dans ce qui me regarde per-  
« sonnellement. Aussitôt que j'au-  
« rai la certitude de vous avoir rendu  
« le bonheur, je me retire dans un  
« monastère, pour terminer mes  
« jours dans la pénitence. Je ne vous  
« parlerai pas de l'emploi que je veux  
« faire de ma fortune ; je croirais

« vous offenser. Que votre colère ne  
« me force pas à revenir à mon an-  
« cien caractère; vous n'ignorez pas  
« que je sais braver la mort. Jeune  
« homme, rappelez-vous que vous  
« avez prononcé le serment de ne  
« point haïr. Venez, je vous con-  
« duirai dans les bras de votre mère,  
« et nous chercherons ensemble les  
« moyens les plus sûrs de sauver la  
« sensible et malheureuse Anna de  
« Vilmont. —

---

« Vous concevez sans peine, nous  
dit Edouard, les divers sentimens  
dont je fus agité, après avoir lu cet  
écrit. S'il n'eût été question que de  
moi, j'aurais vengé dans le sang de  
Philips les injures de ma mère et les  
malheurs de ma jeunesse; mais la vie  
de cet homme composait un mé-  
lange si extraordinaire de crimes, de  
courage, de vertus et d'adresse, que

loin de songer à le punir , j'étais forcé de le regarder comme mon plus grand appui contre les projets que mon père avait formés pour me ravir ma chère Anna. Après avoir donné quelques momens au besoin de calmer mon agitation , je me présentai devant Philips , et je lui dis : « Vous avez reçu mon serment , je suis incapable de le trahir ; hâtez - vous de vous donner un garant de plus contre mon ressentiment, et conduisez-moi vers ma mère. »

« Il obéit sans répliquer. Qui pourrait peindre ma joie, lorsque je vis les bras de madame de Duncam s'ouvrir pour me recevoir ! En me pressant contre son sein, elle tendit une main à Philips, en lui disant : « Monsieur, partagez mon bonheur , je vous pardonne. . . . ou plutôt je vous remercie de m'avoir conservé mon fils. » Philips se jeta à ses pieds. Son émotion était si grande, qu'il nous força d'ou-



blier l'homme qui vous avait séparés, pour ne voir que celui qui nous réunissait.

« Notre premier soin fut de chercher à connaître ce qui se passait au château de Duncam. Madame Durfild reçut ses instructions. La crainte de ne pouvoir soutenir le double rôle dont elle était chargée, la contraignit de nous prier elle-même de vous laisser, ma chère Anna, les préventions que vous aviez contre elle au sujet de ma mère, car elle se méfiait également de votre joie et de la pénétration du comte. Par son entremise, vous reçûtes les lettres de Philips et la mienne : ce fut sur ces instructions que nous réglâmes notre conduite. Pouvions-nous prévoir la malheureuse catastrophe.... ? »

Madame de Duncam revint en ce moment ; une joie céleste brillait dans ses yeux ; elle nous avertit que son époux avait enfin consenti à la rece-

voir, ainsi que son cher Edouard. Elle nous invita tous à nous recueillir pour nous disposer à assister à cette solennelle entrevue.

En effet, un quart - d'heure après un domestique vint nous dire que nous étions attendus ; nous marchâmes en silence à la chambre du comte. Nous le trouvâmes avec le bon religieux, qui l'exhortait, pendant que le chapelain du château apprêtait tout ce qui était nécessaire pour célébrer l'office divin. Le religieux nous fit signe de ne pas proférer une seule parole, et nous nous mîmes à genoux. Lorsque l'on présenta la communion au comte de Duncam, il avança la main pour nous engager à lui prêter attention. Ce fut alors qu'il pria son épouse de lui pardonner tous les torts qu'il avait eus envers elle. Puis s'adressant aux officiers du régiment d'Edouard, il les prit à témoins qu'il reconnaissait ce jeune

homme pour son fils. « Faites le bonheur de ma pupille, ajouta-t-il en tournant les yeux vers lui, afin qu'elle ne maudisse pas la mémoire de votre père. » La comtesse, son fils et moi, nous allions nous avancer vers son lit; mais il nous supplia de ménager ses forces, afin qu'il pût remplir ses devoirs envers la divinité. Pendant qu'il recevait des mains du prêtre le gage de la miséricorde divine, nous nous prosternâmes, en priant Dieu qu'il lui pardonnât comme nous le faisons nous-mêmes.

Le lendemain matin, on leva l'appareil, et monsieur de Duncam, ainsi qu'il l'avait prévu, périt pendant l'opération.

La comtesse fut vivement affectée; quoiqu'elle n'eût pas à se louer de son époux, elle l'avoit toujours aimé, et souffrait de le perdre au moment où le repentir pouvait le rame-

ner à son devoir. Les soins de son fils et les miens la consolèrent. Pour moi, je l'avoue, je plaignais monsieur de Duncam; mais ses procédés ne me permettaient pas de le regretter.

Quand les amis d'Edouard nous eurent quittés, et que l'intimité se fut établie dans nos entretiens, nous cherchâmes par quels moyens nous pourrions découvrir la retraite de Pérez et de l'aimable Laure. Edouard respectait l'un comme son père, et chérissait Laure comme sa sœur; je n'avais jamais oublié qu'elle était mon amie. Nous pensâmes que les papiers de Philips pourraient nous procurer des renseignemens à cet égard. Edouard se transporta dans la maison que cet homme avait à la ville, et qui lui avait à lui-même servi jusqu'alors de domicile. Ce fut là qu'il apprit que Philips, en prenant l'habit religieux, avait disposé d'une lé-

gère partie de sa fortune en faveur du couvent dans lequel il devait se retirer, et qu'il avait légué tout le reste au fils de la comtesse de Dun-  
cam. Edouard était trop noble pour accepter un pareil legs ; il s'informa si Philips avait des parens ; n'ayant pu en découvrir aucun, il fit de ses dons un usage digne de son cœur. Il les offrit à Pérez et à son aimable fille, que nous avons eu le bonheur de retrouver, et qui étaient venus demeurer avec nous. Par cet arrangement , Laure , dont l'éducation avait été soignée , dont la figure et le caractère faisaient l'admiration, se trouva un riche parti. Un des officiers du régiment du jeune comte de Dun-  
cam en devint amoureux, et l'épousa le même jour où Edouard et moi nous fîmes à l'autel le serment si sincère de nous aimer toute notre vie.

Madame Durfild fut récompensée et renvoyée, quoiqu'elle desirât res-

II.

I



182 L'HOMME INVISIBLE.

ter avec nous ; sa présence rappelait des souvenirs trop pénibles.

Depuis ce jour, le château de Duncan devint l'asyle de l'amour, de l'amitié, de la paix et du bonheur.

F I N.

68693112













